

# FEMME-CIEL

Un livre intime



**Editions QazaQ**  
**ISBN : 978-2-492483-79-0**

Être une femme, qu'est-ce que c'est ?  
Une sorte de marelle.  
Des cases dans lesquelles on est enfermée.  
Avant de pouvoir enfin accéder au fait d'être une femme, à part entière.

FILLE  
SŒUR  
MÈRE  
AMIE  
AMOUR  
CORPS  
SEXE  
MORT  
NAISSANCE  
CIEL

Voilà par quoi il faut passer pour se sentir pleinement femme et réussir enfin à s'épanouir. Dans une société axée sur l'image, les femmes sont plus scrutées que jamais. Le désir de perfection, la peur de l'âge entraînent certaines d'entre elles vers des routes sinuées dont elles ne sortent pas toujours indemnes. L'injonction à la beauté et à la jeunesse éternelle n'a jamais été si présente et exerce une pression terrible sur les femmes. Pourquoi en est-on encore là ? Les demandes incessantes envers la gente féminine s'avèrent considérables et il faut marquer des points dans tous les domaines pour se hisser au niveau requis ; l'épouse et la mère parfaite, l'employée modèle ou la cadre dynamique, la femme apprêtée, l'amante ardente et toujours désirable. Au milieu de toutes ces attentes, le chemin vers la quête de soi et l'épanouissement devient de plus en plus étroit. Il faut s'affirmer et s'affranchir des stéréotypes et des idées reçues pour parvenir jusqu'à soi.

Être une femme, pleinement et entièrement, revient à sortir des cases successives dans lesquelles on se trouve consignée, tout au long de son existence, comme si l'on jouait à une grande marelle et qu'il fallait s'extraire d'une case, en bondissant, pour atterrir dans la suivante, et cela, jusqu'à atteindre le ciel. Ce sont les étapes chronologiques de la vie d'une femme, une sorte de parcours initiatique vers la connaissance et l'acceptation de soi, dont l'enchaînement diffère d'une femme à l'autre, mais dont la trame reste similaire, pour l'essentiel.

## FILLE

Être femme, c'est d'abord être fille. Première case, première étape. Être la fille d'une autre femme et se définir avant tout par rapport à elle, dans l'imitation, la contradiction ou le rejet, bien souvent inconscients. Il faut en passer par là et connaître sa propre mère pour se connaître soi-même. Le lien mère-fille demeure fondamental dans l'existence d'une femme. S'il est altéré, perverti ou absent, il sera alors très difficile de se construire. La mère est celle qui transmet son savoir à sa fille, l'introduit dans sa vie de femme et, un jour ou l'autre, se met en retrait pour qu'elle occupe toute la place qui lui incombe.

Enfant, j'observais la mienne dans ses agissements quotidiens. Ses habitudes m'étaient familières, sans qu'il me semble la cerner réellement pour autant. Comme si un voile indéfinissable subsistait autour d'elle, m'empêchant de la percer à jour. Elle était une femme superbe et mystérieuse. Un visage d'une beauté classique et intemporelle, une longue chevelure châtain, un corps dont les courbes sensuelles ne lui plaisaient guère. Ses lèvres étaient fines et son nez droit, tel celui d'une statue antique. Des yeux vert émeraude donnaient de l'éclat à ses expressions. Les pommettes hautes et le regard perçant lui conféraient une certaine noblesse. La symétrie de son visage était rehaussée par une raie au milieu, répartissant de manière égale sa chevelure soyeuse, relevée de chaque côté par des peignes, qui renforçaient encore le saillant de ses pommettes. Malgré son amour du soleil, sa peau restait pâle. Toujours habillée avec goût, à cette époque-là, elle confectionnait quelques-unes de ses robes elle-même, en choisissant le modèle « Princesse » qui soulignait sa taille. Ce qui m'impressionnait le plus était de la voir en tenue de soirée, lorsqu'elle accompagnait mon père à des dîners, chez leurs amis ou ses collègues. Il existait une certaine distance entre nous, bien qu'elle soit ma mère. Lorsqu'elle m'apparaissait dans ses belles robes brillantes, cette vision subjuguait l'enfant que j'étais et me faisait rêver. J'aimais la regarder se préparer dans son boudoir, minuscule excroissance du couloir, une pièce secrète selon moi, toujours fermée, excepté lorsque je la contemplais par la porte entrouverte. Il m'était d'ailleurs interdit de m'y rendre, sauf en sa présence, règle que je transgressais néanmoins, occasionnellement.

Ma mère se maquillait devant un grand miroir, dans la lumière jaunissante d'une vieille ampoule. Elle passait du khôl bleu ou vert juste en dessous de l'œil et sur la paupière, au ras des cils. Elle déposait un fard à joues orange ou rouge sur sa pommette et couvrait sa bouche fine d'un rouge à lèvres velouté et parfois de *gloss*. Ma mère me semblait être une femme mystérieuse dont j'avais du mal à définir les contours. Une femme fumée, comme celle de ses cigarettes mentholées, dont j'appréciais l'odeur si particulière. Plus j'essayais de la comprendre, plus elle m'échappait. Elle suscitait mon imagination luxuriante. Déjà à l'époque, je vivais dans mon monde, dans lequel mon plus grand bonheur consistait à inventer des histoires et cela n'a guère changé, au fil des décennies.

Maman nous emmenait faire du vélo, au lac d'Annecy, et nous promener dans la vieille ville. Je l'accompagnais pour les courses et elle me conduisait à mon cours de danse classique. Après l'école, elle venait me chercher, avec un pain au chocolat acheté à la boulangerie.

Elle coupait ma frange et me coiffait toujours d'une longue natte ou de deux belles tresses. Parfois, de couettes ou d'une queue de cheval. Maman n'aimait pas que mes cheveux soient détachés.

J'étais vêtue de robes colorées et de salopettes bariolées. Il m'était interdit de porter du rose, hormis le tutu de mon cours de danse. Maman adorait les couleurs vives et vouait une passion aux madras et aux patchworks multicolores. Nous sommes bien différentes sur ce point, moi qui ne m'habille qu'en noir, voire exceptionnellement avec un vêtement violet ou un jean bleu et un T-shirt blanc, une ou deux fois dans l'année. La vue des imprimés me fatigue – hormis ceux ton sur ton qui donnent de la texture à un tissu. Je crois avoir épuisé mon capital couleur avec ma mère et que trop d'imprimé tue l'imprimé. Je ne pense pas me tromper en affirmant que, bien qu'elle m'aime, j'étais à ses yeux une fillette un peu étrange et fantasque. Elle investissait davantage sa relation avec mon frère, un enfant doué et précoce, sur qui elle projetait ses espoirs de réussite. Mes colères – que je ne me rappelle guère –, durant lesquelles je me jetais au sol, pour me rouler par terre, la décontentaient. Ayant une nature calme, je m'étonne des crises qu'elle m'a décrites et dont je n'ai pas le moindre souvenir.

J'aimais ma mère, même si elle me paraissait étrangère, autre que moi. Il m'était difficile d'établir ma filiation, car je ne me reconnaissais pas en elle qui semblait toujours échapper à ma compréhension. Nous vivions dans deux cercles distincts, placés l'un à côté de l'autre. Toutefois, elle faisait preuve de tendresse envers moi et m'embrassait toujours pour me dire bonne nuit. J'aimais l'odeur de la pluie sur ses joues, qui exhalait le parfum de sa crème de jour.

Elle exerçait son rôle maternel comme une femme de son temps, dans les années 70, tout en rêvant d'un ailleurs. Je le percevais déjà. Elle ne travaillait pas et se révélait être une maman dévouée. Je doute qu'elle ait été tout à fait heureuse, mais nous lui octroyions de vrais moments de bonheur, c'est certain. Elle tenait son rôle d'épouse et de mère et nous tentions d'être des enfants sages. Je n'y excellais pas et fus reprise plus d'une fois pour avoir subtilisé des sucreries, dans la splendide boîte à biscuits en métal orange vif, parsemée de petites fleurs blanches, rangée sur l'étagère de la cuisine.

Mon grand frère n'était pas nécessairement plus posé, mais sans doute plus discret que moi. Maman aimait le pousser à étudier, lui qui, comme elle le répétait à loisir, savait lire à 3 ans, et me laissait vaquer à mes rêveries, à mes jeux de poupées et à mes déguisements, tout en s'exaspérant que je change de tenue cinq fois par jour, pour me transformer en princesse. Je crois que cela l'agaçait d'une certaine façon, comme si elle non plus n'arrivait pas à saisir la nature de l'enfant à l'imaginaire débordant, qui passait sans cesse d'une histoire à l'autre, en enfilant de nouvelles robes et autant de parures. À cette époque, néanmoins, son instinct maternel était incontestable, tout du moins, connaissait-elle les attendus d'une telle fonction et réussissait-elle à s'en accommoder.

Dès que je suis entrée dans l'adolescence, tout s'est compliqué. Il me semble qu'elle ne parvenait pas à faire face à la femme en devenir qui se trouvait devant elle. Il subsistait tant de souvenirs douloureux enfouis dans son cœur, qu'elle souhaitait taire à jamais. Sans même s'en rendre compte, j'imagine, elle refusait d'affronter ses plus grands tourments, ses peurs, ses contractions et s'était érigé, au fil des ans, la stature d'une femme droite, plus rigide qu'auparavant, dont la pensée était pétrie de ses convictions religieuses, devenues centrales dans son existence.

Sous perfusion mentale, j'adhérais à ses croyances, sans y avoir vraiment réfléchi. Les choses étaient telles qu'elle me les avait présentées, voilà tout. Lorsque, tout doucement, je

me suis transformée en jeune fille, la distance entre nous s'est agrandie, comme si la chair que constituaient mes formes naissantes s'y était engouffrée. En me muant, graduellement, en femme, je n'étais plus seulement son enfant, mais aussi une personne intermédiaire, une sorte de rivale qui pouvait ombrager, de sa jeunesse impertinente, le sentier sinueux des années à venir. D'une manière indéfinissable, une ombre passait sur notre relation déjà fragile. Sans que je puisse y changer quoi que ce fût, je la renvoyais, par ma simple existence, à elle-même, dans un effet miroir qui lui était parfois impossible à supporter.

Je la voyais, jour après jour, vivre de plus en plus recluse dans son propre foyer, imprégnée de ses certitudes spirituelles qui conditionnaient chaque aspect de sa vie et l'éloignaient insidieusement de nous. Elle avait tourné le dos depuis longtemps au désir, à la sensualité. Peu après ma naissance, elle avait fait chambre à part avec mon père, pour une obscure raison de réseau de petit train installé dans leur espace nocturne, qu'il lui avait préféré. Les ultimatums peuvent réservier quelques surprises. Et elle n'était jamais revenue sur sa décision de quitter le lit conjugal, durant les trois décennies suivantes, ce qui me laisse penser que cette décision lui convenait, d'une certaine façon. Elle abhorrait la chair, notamment la sienne qu'elle jugeait trop plantureuse. Tout ce qui s'y référait, selon elle, conduisait à la luxure. Et moi, dans l'innocence de mon adolescence, je devenais ce qu'elle redoutait, un être de chair.

Je me souviens de cette balade dans le centre-ville de Nantes, en sa compagnie. Nous montions, par l'escalator, au premier étage d'un grand magasin. En face de nous, un homme d'une trentaine d'années descendait, parmi d'autres personnes. Après l'avoir croisé, ma mère a pivoté vers moi, avec des yeux brillants que je ne lui avais jamais vus, et m'a asséné cette phrase terrible : « Il t'a regardée comme une femme. » J'avais 12 ans et je me suis sentie incroyablement souillée, prise d'une envie de vomir. J'aurais tout donné pour revenir en arrière, avant cet instant. Ma mère ne l'avait pas dit avec colère, elle l'avait constaté telle une évidence, telle une confidence d'une femme à une autre et, par cette parole, m'avait définie comme un objet de désir, une place dans laquelle elle m'avait consignée, à mon insu, et dans laquelle je me trouverais longtemps enfermée.

Je ne sais pour quelle raison exactement – sans doute une réaction à un ensemble de constatations –, je rejétais son corps, la proximité de sa peau. Alors que j'avais été si tendre et si câline avec elle auparavant, je ne parvenais plus à l'étreindre. Même l'embrasser m'était pénible et manger à ses côtés me crispait. Peut-être que ce qu'elle peinait à accepter chez moi me repoussait chez elle

Souvent, elle me faisait remarquer que les hommes me toisaient, bien qu'elle-même fût si prude et si pieuse, et me figeait ainsi à cette place triste et solitaire d'une femme que l'on désire, alors que j'étais encore une jeune fille timide, ignorant tout de son propre désir. Je me suis sentie sale à travers ses yeux car, selon elle, la chair était un péché et je représentais la chair par expansion, le corps qui s'affirme avec vigueur, nourri par la sève de l'adolescence. Je n'étais pas responsable de ce que j'évoquais en elle, pourtant mes changements d'apparence corporelle et le simple fait de grandir altéraient notre relation.

Le rapport avec sa propre mère s'était révélé compliqué. Jeune femme complexée, ma grand-mère, que je n'ai jamais connue, était devenue une femme resplendissante. Elle lui demandait de se faire passer pour sa sœur, afin qu'on la crût plus jeune qu'elle ne l'était. Je ne doute pas que cela ait été perturbant pour ma mère. Inconsciemment, probablement, ne voulait-elle pas que sa propre fille lui fit de l'ombre.

Ma grand-mère maternelle avait rencontré un homme, époustouflé par sa beauté. Tous deux avaient quitté leurs foyers respectifs pour vivre leur passion. Mais son amour à lui s'était avéré jaloux et possessif, la détruisant à petit feu, jusqu'à ce qu'elle perdit la vie, dans un terrible accident de voiture.

Maman a été marquée à jamais par cette cruauté et cette mort brutale. Elle cherissait sa mère et ne lui avait tenu rigueur d'aucune de ses décisions. Elle s'était contentée de souffrir, au diapason de celle qu'elle adorait, et avait continué à souffrir longtemps après sa disparition. Maman s'était construite sur un gouffre. Une douleur indicible, qu'elle barricadait derrière les croyances, sur lesquelles elle s'appuyait, telles des bêquilles. Et moi, avec la naïve effronterie de mes 13, 14, puis de mes 15 ans, je la renvoyais au corps de sa mère, de celle qui avait choisi d'être femme avant d'être mère, et ce qui avait découlé de ce choix s'était traduit par un intolérable séisme, fait de pleurs perpétuels et d'un vide incommensurable, constitué de regrets et de peine.

Tout simplement, je lui rappelais son chagrin immense. J'avais l'impudence d'exister, alors que sa mère n'était plus. Maman retrouvait en moi quelque chose de sa mère. Elle devinait déjà chez moi l'esquisse de mon goût insatiable pour la liberté et l'exécrait. La liberté lui avait volé sa mère qui avait voulu embrasser sa vie de femme et, selon elle, mes aspirations naissantes me porteraient, à l'identique, vers un destin tragique. Il fallait me brider, briser mes ailes naissantes, empêcher toute expansion. Paradoxalement, elle m'enfermait dans la convoitise des hommes, comme sa mère avait été piégée par le désir fou et morbide d'un mari violent.

Je commençais à pousser de travers, insidieusement. Alors que tout eût été si simple, avec la permission d'exister telle que j'étais. Je me cognais à nos incompréhensions, prise en otage de sa toute-puissance maternelle. Nous aimions parler durant des heures mais, de plus en plus souvent, nos discussions se changeaient en d'interminables disputes, auxquelles je ne parvenais pas à échapper. Puis, la gifle tombait, comme un couperet, lorsque les mots se percutaient, sans issue. Je me retranchais ensuite dans ma chambre, tel un animal furieux qui tourne en rond dans sa cage et, drapée dans sa souffrance, elle se retranchait dans son gouffre, toujours plus grand. Pour renouer la relation avec ma mère, après nos éclats de voix, il me fallait revenir sur la pointe des pieds. Je la trouvais abattue et indignée, sur le canapé du salon, et devais lui demander pardon, sans quoi, elle restait repliée sur elle-même. Je lui en voulais d'exiger en silence ce pardon insincère, arraché à ma volonté.

De bons moments subsistaient encore entre nous, lorsque nous préparions ensemble un gâteau au chocolat, que nous nous baladions dans le jardin constellé de magnolias et de camélias, ou quand je la voyais disposer sa peinture à l'huile sur l'immense table de la salle à manger et commencer à travailler les textures sur sa toile. Des instants de répit, au milieu de nos conflits récurrents, que ni l'une ni l'autre n'avons réussi à endiguer au fil des années, indifférentes à nos querelles.

Lorsque j'ai emménagé à Londres, pour étudier l'art, elle m'a rejoints plusieurs fois, pour de brefs séjours. Elle s'enthousiasmait pour cette ville et la cuisine indienne, omniprésente, dont elle raffolait. Elle était présente, lors de la naissance de mon premier enfant, alors que j'avais à peine 20 ans. À travers cet accouchement naturel, elle a vécu, par procuration, ceux dont elle avait été privée pour mon frère et moi, en raison de deux césariennes sous anesthésie générale. Son cœur s'est comblé à la vue de mon enfant et elle a tissé avec lui, son premier

petit-fils, un lien tout particulier, d'une intensité remarquable. Elle le reconnaissait sien, dans sa chair. Elle l'aimait tout simplement, inconditionnellement, et il le lui a rendu à l'identique, dans une fracassante évidence. Chaque moment vécu à ses côtés lui suscitait une joie véritable et donnait un sens à son existence étroite.

Je suis alors devenue le lien entre ma mère et mon fils, et non plus l'objet principal de son amour. Elle revivait dans sa relation avec son petit-fils la beauté innocente d'un amour qu'aucune réalisation, aucune rancœur, aucune peine n'entache. À nouveau, son cœur se déployait. Elle aimait, sans entraves, et retrouvait un souffle de jeunesse qui s'est ranimé à chaque fois que mon frère ou moi-même lui avons offert l'immense bonheur d'être encore grand-mère. Insidieusement, je suis passée du statut de fille à celui de mère de ses petits-enfants. Presque une intruse, parfois, dans sa relation idyllique avec mon fils.

Au fur et à mesure des années, elle lui donnait toujours raison, avec une mauvaise foi assumée, la plupart du temps, dont je n'étais moi-même pas dépourvue. Malgré une volonté d'améliorer nos rapports, altérés depuis mon adolescence, nous ne parvenions ni l'une ni l'autre à déployer les efforts nécessaires pour nous remettre suffisamment en question et changer en profondeur nos paradigmes. Les mots, que ce soient les siens ou les miens, crissaient dans nos oreilles délicates et s'insinuaient jusqu'au cœur déjà endolori. Des strates multiples de phrases assassines, assénées l'air de rien, enveloppaient notre cœur et l'étouffaient, tel un vieil oignon, en proie à la décomposition. Plus le temps filait, plus il semblait difficile d'abdiquer sur nos territoires, de reconnaître nos torts et de faire un pas vers l'autre. Nous nous recroquevillions sur la douleur que nous avions nourrie, comme des plantes que l'on arrose grassement, jour après jour. Nous ne nous comptions ainsi que l'une envers l'autre et gardions le miel de nos mots pour le reste du monde.

Il est ardu d'imaginer l'épuisement et la peine que peut provoquer une telle relation, entre deux personnes aussi proches qu'une mère et sa fille, qui tentent désespérément de se montrer leur amour mutuel et ne réussissent, le plus souvent, qu'à s'écorcher un peu plus. Incapables de s'éloigner, tout autant que de se rapprocher réellement, nous avancions dans un *no man's land*, dont l'étendue paraissait infinie. Même l'horizon cessait ses promesses absconses. Nous nous agacions mutuellement. Nos peaux ne se frôlaient toujours pas, ne serait-ce que pour nous embrasser. Chacune dans son cercle hermétique. Chacune courbée au-dessus de son gouffre.

Après avoir vécu cinq ans à Londres, dont trois avec mon fils, je suis rentrée vivre à Nantes. Ma mère gardait souvent mon fils, pour son plus grand bonheur, durant les week-ends et les vacances scolaires. Il nous était impossible de ne pas nous voir ni nous parler, même si cela se terminait irrémédiablement par de pathétiques querelles, dépourvues de sens, au détour d'une discussion sans importance.

Le temps passait et nous enfermait dans cette relation désespérée qui usait nos forces, tout en restant parfaitement incompréhensible, tant à nous-mêmes qu'aux yeux des tristes témoins qui assistaient à nos disputes. De frustration et de rage froide d'un tel gâchis, que nous n'avons pas réussi à éviter, nos mots se révélaient parfois tranchants, comme des lames de rasoir, et de la brutalité d'un uppercut. Rien ne semblait s'adoucir, alors que le dépit grignotait notre cœur.

Pourtant, elle était là pour moi, j'en avais conscience, et l'avait toujours été, à sa façon. Nous avions pu, par le passé, nous dire que nous nous aimions, quoique cela parût lointain, ou

nous l'écrire sur une vieille carte de Noël ou d'anniversaire poussiéreuse, perdue au fond d'un tiroir, mais nous étions incapables de le vivre, dans notre chair.

Deux décennies s'étaient écoulées, sans que rien s'améliorât réellement. Et puis, Maman a commencé à marcher d'une manière étrange, les pieds légèrement en dedans, le buste penché en avant, ce que je pris au début pour une fantaisie s'est malheureusement révélé ne pas être le cas. Je remarquais ses difficultés d'attention, de concentration et de mémorisation. Elle ne savait plus démarrer sa voiture, allumer le four ou la télévision. Elle ne répondait plus lorsque le téléphone sonnait, car elle ne se souvenait plus de la fonction de la sonnerie et ne faisait pas le lien. Elle notait nos dates d'anniversaire sur un calepin pour être sûre de ne pas les oublier.

Je l'avais emmenée à son rendez-vous chez la neurologue, qui nous a annoncé le diagnostic d'hydrocéphalie, une pathologie neurodégénérative qui amènerait la perte de mémoire et des troubles de la marche. La spécialiste m'a demandé de veiller sur elle. Je m'y suis engagée. Papa, déjà malade, n'avait pas été en mesure de nous accompagner. En un instant, toutes les digues qui me tenaient à distance de Maman se sont effondrées. J'allais prendre soin d'elle, voilà tout. C'était simple, limpide. Je devenais une mère pour ma mère. La flamme de mon amour rejaillissait des cendres de nos années d'incompréhension.

Son cœur s'était ouvert à un amour inconditionnel, l'amour originel des cœurs purs et innocents. L'anxiété, le doute, la peur, le ressentiment, l'amertume l'avaient définitivement quittée et elle n'était que joie et sourire, lorsque nous lui rendions visite. Maman était tout entière dans le moment présent et rien n'altérait son appétence pour la vie. Ni le fauteuil roulant dans lequel elle passait ses journées, ni les ruminations de mon père malade, ni le fait de laisser sa belle demeure et son magnifique jardin derrière elle, pour le petit appartement d'une maison de retraite, ne l'avaient affectée outre mesure.

Elle se réjouissait de nous voir. Cependant, de plus en plus souvent, elle ignorait qui j'étais, mais me reconnaissait avec son cœur, comme celle qu'elle aimait, et son visage s'illuminait d'un incroyable sourire, lorsque je me trouvais en sa compagnie. Son cœur s'exprimait sans filtre. Elle m'aimait donc ; c'était désormais évident et cela passait par le corps.

Nous naviguions entre les moments terribles, durant lesquels nous ne pouvions que constater, avec effroi, la perte de ses facultés et de son autonomie, et ceux de grâce que nous savourions ensemble. Nous savions les instants de bonheur fragiles et précieux, avant l'inéluctable déclin. Aidante de mes deux parents à cette époque, en plus d'être mère de quatre enfants et de travailler, je n'étais plus que l'ombre de moi-même et mon esprit créatif, mon imaginaire florissant, avait fini par migrer sur une terre en jachère, vide et désolée, dans l'attente de temps meilleurs. Par instinct de survie, j'ai commencé l'écriture d'un roman sur la vie de mes parents, *La Vie est une montagne étrange*.

Mon père, malade depuis longtemps, et dont je prenais soin depuis des années, s'est éteint, après son deuxième AVC, entouré par mon frère et moi, dans une chambre d'hôpital jaune pâle qui invitait au printemps. J'étais dévastée, en proie à une tristesse infinie, dont il me semblait impossible de m'extraire, mais je tenais bon pour continuer à m'occuper de ma mère. Elle ne se plaignait jamais et sentait encore la présence de son mari dans l'invisible, par-delà la vie et la mort. Heureux soient les cœurs purs.

Nous allions voir ma mère, aussi fréquemment que possible, avec les enfants. Nous avons pu profiter, avec elle, de moments joyeux, hors du temps, durant une période plus importante que ce que l'avait laissé supposer la neurologue. Puis, la dégradation de son état est devenue

plus flagrante encore. Elle maigrissait à vue d'œil et il lui fallait désormais un fauteuil roulant spécifique pour soutenir son corps qui s'affaissait sur le côté. Les infirmières dévouées et merveilleuses variaient ses coiffures, pour qu'elle restât élégante.

Pendant longtemps, son discours s'est souvent avéré surprenant, car elle superposait des événements passés à ceux du présent et faisait de même avec le réel et l'imaginaire, mais nous pouvions néanmoins avoir de vraies conversations et échanger pleinement avec elle. Peu à peu, les mots se sont perdus dans son esprit, incapables de retrouver leur chemin. Maman en inventait qui n'existaient pas, dont certains n'étaient d'ailleurs pas dénués de poésie. Je continuais inlassablement à lui raconter notre vie et elle me répondait par des bribes de phrases aux sonorités inconnues, entrecoupées de grimaces. Alors, la communication passait par le regard et le peau à peau. Ses yeux conservaient leur éclat, lorsqu'elle les tournait vers moi. Et, tandis que la chair nous avait si longtemps séparées, je caressais doucement sa main pour la rassurer et l'embrassais avec bonheur.

Vers la fin, la chair, si longtemps à l'origine de ses souffrances, s'était évanouie de son corps. Elle, si plantureuse jadis, se révélait toute fluette sous les draps. La chair avait fondu, comme neige au soleil. Toutefois, ses hautes pommettes donnaient encore de l'allure à son beau visage de madone lentement happée par une longue et insatiable affection.

Durant l'été, alors qu'elle déclinait de manière vertigineuse et que la fin nous semblait proche, nous avons fait venir ma chère tante, sa sœur, pour un ultime au revoir. Nous étions réunis autour d'elle et l'émotion était intense. Le prêtre était venu lui prodiguer la prière des malades et oindre son front d'huile bénite. Étonnamment, après cela, Maman a connu un regain de vigueur, bien relatif évidemment, qui a prolongé sa vie jusqu'au fatidique mois de décembre.

Les derniers temps, Maman n'était, bien souvent, que l'ombre d'elle-même, mais connaissait des moments de clairvoyance et de joie, lorsque nous étions auprès d'elle. Je passais du temps en sa compagnie, autant que possible, même si cela me brisait parfois le cœur. En raison du risque de fausse route, son eau se trouvait épaisse, à l'aide d'une poudre. Elle ne savait plus de quelle façon boire ni manger.

Je l'avais constaté la toute première fois, quand je lui avais apporté des biscuits sablés, achetés à Pornic pour la fête des Mères et, qu'après l'avoir saisi, elle avait, plusieurs fois, frappé son front avec le biscuit, sous mon regard ébahie. Je lui avais expliqué de quelle manière le mettre dans sa bouche et le mâcher, tout en accompagnant son mouvement.

En ce mois de décembre moribond, dès que j'étais présente à l'heure du repas ou du goûter, je voyais l'une des deux aides-soignantes, toujours gentille, nourrir ma mère à la cuillère et l'encourager à s'alimenter. Parfois, je me tournais, pour cacher mes larmes, devant ses haut-le-cœur successifs. C'est ainsi, lorsque l'on vieillit, que le corps nous abandonne tout doucement, comme un vieil ami qui n'a plus la force de continuer la route.

La veille de son départ, nous nous étions réunis à son chevet avec mon frère et mes enfants. Nous tentions de maintenir notre cœur enjoué pour elle, malgré nos yeux embués. Maman se trouvait déjà dans un état précomateux et ne réagissait plus à nos paroles ni à nos gestes, les yeux clos. En partant, j'ai demandé à l'infirmière de me prévenir lorsque la fin adviendrait, afin que je sois aux côtés de ma mère, jusqu'au bout. Je l'avais portée à bout de bras, de toutes mes forces et de tout mon être, durant huit ans, et il était impensable pour moi

qu'elle restât seule dans ses derniers instants. Je refusais l'idée même qu'elle pût être effrayée, lors de ce passage mystérieux, que nous connaîtrions pourtant tous, un jour ou l'autre.

J'ai rejoint mon domicile, le cœur gros, avec mes enfants. Je n'ai dormi que d'un œil cette nuit-là, prête à partir à tout moment. L'infirmière m'a appelée à 7 heures du matin. Je lui ai dit que je partais immédiatement et qu'il me faudrait environ trente-cinq minutes pour rejoindre l'établissement. Dans l'urgence, j'ai enfilé les premiers vêtements qui me sont tombés sous la main, un short en cuir et un T-shirt metal, sans me rendre compte de l'incongruité d'une telle tenue en pareilles circonstances. Je me suis engouffrée dans ma voiture et j'ai pris la route, le cœur battant, comme cinq ans plus tôt, pour un adieu à mon père. Je suis arrivée à temps, pour un ultime instant avec Maman. L'infirmière m'a confié que, lorsqu'elle avait appris à ma mère que j'allais arriver, des larmes avaient coulé de ses yeux clos, alors qu'elle ne répondait plus à aucun stimulus depuis la veille.

Je me suis retrouvée seule avec Maman, dans la petite chambre de la maison de retraite, assise à côté de son lit. Je caressais sa main et son visage, l'embrassais et lui disais enfin à quel point je l'aimais. Les dernières années nous avaient formidablement rapprochées et avaient rapiécé notre cœur endolori. Les barrières entre nous étaient tombées, depuis longtemps déjà. Malgré la maladie, nous avions vécu de nombreux moments de joie véritable et nous comprenions enfin. Son corps creux ne faisait plus obstacle à mon amour et mon cœur plein ne faisait plus obstacle à son corps. Le masque cireux de la mort se superposait déjà à son visage encore vivant. Dans sa gorge, un léger râle débutait. Je refusais l'idée qu'elle eût peur, qu'elle souffrît en cet instant ultime de son existence.

Mon frère n'était pas encore arrivé. J'ai décidé d'accompagner ma mère, avec ma voix, et de la guider vers un lieu de joie où elle pourrait partir en paix, sans même éprouver une quelconque crainte. Je lui ai raconté, d'un timbre doux et paisible, que nous nous baladions sur la plage de Saint-Brevin-les-Pins, celle où nous allions lorsque j'étais enfant, puis avec mes propres enfants. Le râle a immédiatement cessé. Son corps est devenu parfaitement calme. Elle était apaisée.

J'ai parlé sans discontinuer, durant quarante minutes. Je lui ai décrit les rouleaux chargés d'écume qui venaient s'écraser tour à tour sur le sable. Je lui ai raconté l'immense étendue de la plage et de la mer à perte de vue. Je lui ai rappelé les merveilleux souvenirs de baignade en ces lieux, lorsqu'elle tenait ma main et celle de mon frère, pour sauter ensemble dans les rouleaux. Je lui ai montré les traces de nos pas dans le sable humide, alors que nous marchions au bord de l'eau. Au moment où je lui ai dit « regarde le soleil couchant qui se reflète sur la mer, comme c'est beau », elle a rendu son dernier souffle, dans une paix incroyable, bercée par le bruit du ressac, tandis que les embruns si familiers caressaient son doux visage.

Après la mort de Maman, je me suis sentie si seule que je ne savais plus, durant quelques semaines, si j'appartenais au monde des vivants ou au monde des défunts, véritablement.

Ce que j'ai partagé avec elle, lors de son départ, m'a marquée à jamais. Il me semble avoir laissé une petite part de moi dans cet instant, entre la vie et le trépas. Et je crois aujourd'hui bercer encore ma mère à travers ma voix, comme si elle y résidait pour toujours. Et, à chaque fois que je chante, elle exulte.

## SŒUR

De mon adolescence, dans les années 90, je garde de nombreux souvenirs, avec mes deux frères. Jumeaux, identiques en tous points sur le plan physique, mais d'une tournure d'esprit bien différenciée. Le premier se révélait d'un naturel calme, curieux et attentif, s'intéressant tout particulièrement à la science, aux jeux vidéo, aux jeux de rôle, à la guitare. Plutôt discret, fidèle en amitié et un peu secret, parfois. Le second contrastait, avec son attitude désinhibée, son goût pour la nuit et les sorties, son assurance.

À l'époque, alors que j'avais tout juste 17 ans, je vivais dans un appartement en leur compagnie. Nos amis passaient nous voir tous les jours. Il s'en trouvait toujours un ou plusieurs qui restaient dormir, après nos soirées arrosées et enfumées. Durant la journée, j'entendais le premier faire ses gammes et interpréter des morceaux d'Eric Clapton et de Jimi Hendrix. Il avait appris à jouer sur l'instrument d'un ami droitier, alors qu'il était lui-même gaucher, mais s'en accommodait. Souvent, l'un ou l'autre de ses copains apportait sa basse ou sa guitare et l'accompagnait, durant des heures. Je le suivais avec enthousiasme, lorsqu'il montait sur scène, pour un concert avec l'un de ses groupes de blues. Cette musique le passionnait véritablement.

Notre père nous a transmis son amour du blues et du jazz. Ce frère en reste aujourd'hui encore le dépositaire, alors que, depuis longtemps, j'écoute plutôt du rock gothique, du metal, de la drill, de la trap et de la musique orientale. J'aimais les ambiances joyeuses et festives des concerts, des cafés, enfumés en ce temps-là, dans lesquels la foule s'échauffait quand la musique montait en puissance et que musiciens comme chanteur se donnaient à fond. Nous enchaînions les bières, jamais rassasiés. Nous fumions cigarette sur cigarette, en riant de tout, cyniques, mais tellement naïfs encore, lorsque j'y repense maintenant.

Mon deuxième frère était un oiseau de nuit, avec lequel nous écumions les bars nantais, à commencer par « La route du rhum », un bar mythique, sur une péniche située sur l'Erdre. Ce lieu est fermé depuis longtemps et n'existe plus que dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. Il y régnait une atmosphère indescriptible, que les vapeurs d'alcool rendaient encore plus particulière. Nous venions très souvent écouter des concerts de blues, des bœufs improvisés par les divers musiciens présents, toujours munis de nos cigarettes et de nos bières ou de nos verres de whisky. On sortait parfois fumer ou discuter, sur les bords de l'Erdre, puis on rentrait à nouveau dans la péniche envahie par les volutes.

À la fermeture, nous retournions dans notre appartement, entourés d'amis, pour continuer de boire et de fumer, jusqu'à ce que nous tombions de fatigue, au petit matin. Nous nous perdions dans les replis nocturnes. Je me rappelle le festival Les Allumés, durant lequel la ville semblait en transe, dans mes souvenirs vaporeux. Nous arpentions les rues de Nantes, en grappes tumultueuses. Aucun recoin ne nous échappait. Tout paraissait magique et nous flottions sur le pavé. Nos rires envahissaient l'air. Nous étions jeunes et immortels. La vie avait brisé certains d'entre nous, déjà, mais nous trouvions notre échappatoire dans la nuit et notre refuge dans la chaleur de l'alcool.

À 12 ans, j'ai commencé à fumer, en subtilisant des cigarettes dans le paquet rouge et doré appartenant à mon frère. À 15 ans, je buvais en cachette dans ma chambre. Mon père avait toujours bu, autant que je m'en souvienne. Il m'apparaissait tel un personnage flou, insaisissable. Il noyait son infinie tristesse dans des litres de bière, seul dans la vieille écurie

servant de dépôt, attenante à la maison. Il dialoguait avec son alter ego imaginaire, patient et compatissant. Et moi, je buvais tel alcool ou telle liqueur, dans le secret de ma chambre d'adolescente dévastée, assise sur mon lit, en face d'un immense miroir, à l'épaisse bordure baroque dorée, chiné par ma mère dans une brocante. Et, dans mon reflet, je retrouvais la vaste solitude de mon père.

À 18 ans, je suis partie à Londres, laissant mes frères dans notre logement commun. Après des rencontres, des joies, des peines, des dérives, j'ai entamé des études dans une fameuse école d'Art et de design. L'alcool était devenu si présent durant mes nuits que je craignais qu'il m'emportât et me happât tout entière, jusqu'à me recracher inerte, un jour ou l'autre, sans que j'aie vu ma vie passer.

Par instinct de survie, j'ai arrêté de boire du jour au lendemain. Quelques mois après cela, je suis tombée enceinte de mon premier enfant. Au moment où j'ai su que je portais la vie, mon corps est devenu un temple. J'avais enfin une fonction. Mon existence avait un sens et j'étais autorisée à exister. Du plus profond de mon cœur, je ne voulais pas que mon enfant expérimentât ce que j'avais vécu et je me suis fait le serment de ne jamais boire, à nouveau, ne serait-ce qu'une goutte.

Je m'y tiens depuis maintenant trente ans.

Au moment même où je donnais la vie à mon fils, à Londres, l'un de nos meilleurs amis, qui avait partagé nos excès d'adolescents perdus, est parti brutalement, d'un AVC, à seulement 21 ans.

Je prends conscience du fait qu'il avait été le seul à me réprimander vivement, un soir où j'avais trop bu et m'étais mise en danger. Je lui en suis reconnaissante, aujourd'hui. C'était une belle personne. J'aurais aimé le lui avoir dit, à l'époque.

Mon frère guitariste m'a rendu visite en Angleterre. Quant à mon frère fêtard, je le voyais, parfois, lorsque je revenais en France. Je suis définitivement rentrée à Nantes, lorsque mon fils avait 3 ans. Je voyais mon frère guitariste lors des réunions de famille, chez mes parents. Nous discutions, avec entrain, attablés à l'immense table de la salle à manger, avec la télévision toujours allumée, en fond sonore. Ma mère servait toujours le même plat, poulet et riz, mais elle le préparait si bien que nous nous régaliions, à chaque fois.

Je passais des soirées avec mon autre frère, de temps à autre. Quelquefois, il débarquait chez moi au milieu de la nuit et me parlait durant des heures, me répétant inlassablement les mêmes choses et m'affirmant qu'il tenait à moi, sa petite sœur chérie. Autant, durant nos jeunes années, sa présence à mes côtés était une évidence et je m'en réjouissais, autant, au fil du temps, une partie de moi était attristée de le voir. Sa compagnie devenait de plus en plus difficile. Il ravivait en moi une douleur sourde. Bien sûr, c'était mon frère et je lui ouvrais toujours la porte. Je le connaissais par cœur et savais, dès que je le voyais, la tournure qu'allait prendre nos discussions, entre bienveillance et chagrin, douceur et fermeté. Comme le temps filait, j'espérais secrètement ne plus le rencontrer. Et puis, un jour, après bien des péripéties, il a disparu. Au fond de moi, j'ai compris qu'il était mort, pourtant, tu sais, je ne l'ai pas pleuré. Nous avons partagé des moments, malheureux souvent, joyeux parfois. Il a fait partie de ma vie mais, désormais, je suis heureuse de savoir qu'il s'en est allé, vers un lieu de paix et de repos d'où il ne reviendra plus.

Tu me trouves dure ? Ou peut-être l'as-tu déjà compris. Je n'ai pas de deuxième frère. Je n'en ai qu'un seul que j'aime de tout mon cœur. Le deuxième est son pendant obscur, son

alter ego engendré par l'alcool. Celui qui n'aurait dû être, mais a été. *Requiescat in pace*. Son autre restera un souvenir brumeux entouré d'un linceul blanc. J'ai déposé des fleurs sur sa sépulture, mais je n'y retournerai plus et je veux ne jamais le revoir.

Et si je dois dire un mot sur mon unique frère, c'est qu'il a toujours été celui vers qui je levais les yeux, pas seulement parce qu'il est plus grand que moi, mais parce qu'il est une personne que j'aime, que j'admire profondément, à qui je fais confiance pour me guider dans mes décisions, car je sais que les aspérités de la vie et sa résilience lui ont conféré une véritable sagesse.

Il a réussi à se construire une belle existence, entouré de l'amour de sa femme et de ses enfants, et je ne souhaite qu'une chose, que la vie lui soit douce.

## MÈRE

Un jour, lors d'une discussion, mon compagnon de l'époque, m'a posé cette question : pourquoi as-tu eu quatre enfants ? Sans y avoir réfléchi, je lui ai fait une réponse qui m'a moi-même surprise : « Pour avoir quatre petites paires de mains qui me retiennent à la vie. » J'aurais pu dire mille choses, mais c'est cela qui a alors jailli de mon cœur. Il est étonnant de constater que l'on énonce parfois certaines vérités, sans même s'en rendre compte.

Je crois sincèrement que mes enfants m'ont donné la vie, et inversement. Avant eux, j'étais une personne en friche, inachevée. Il m'arrivait, par exemple, de ne pas finir mes phrases, laissant mes mots en suspens, au bon vouloir de mon interlocuteur. Je vouais une haine farouche à mon corps, berceau de tant de souffrances. Je l'affamais pour le rendre docile, le punir, et le remplissais pour qu'il se tût. Mon être avait été brisé et je l'avais reconstitué comme je le pouvais, sans le soutien de quiconque. Une colère sourde gonflait mon ventre et nouait ma gorge. Parfois, elle m'envahissait à tel point que j'aurais voulu m'arracher la peau.

Un jour, elle a été si intense que j'ai minutieusement lacéré mes bras, à l'aide d'une lame de rasoir. L'eau de mon bain s'est constellée de petites gouttes écarlates qui sont devenues de longs filets rouges, avant de se diluer dans l'eau et de la teinter entièrement. J'arpentais les sentiers sinueux qui m'amenaient vers la fin de mon existence, que je désirais insidieusement, tout simplement pour cesser de ressentir toute cette douleur. Cohabiter avec moi-même, pour la vie entière, m'était une pensée insupportable. Mon corps se révélait être une terre en jachère, sur laquelle je n'espérais même plus faire germer la moindre graine. J'avancais à rebours de ma propre vie. L'alcool, ce faux-amis, se tenait présent à ma table et je gardais toujours une chaise pour cet invité de mauvais augure. Je rêvais d'absolu, d'authenticité. J'attendais au plus profond de moi que l'on me sauvât de moi-même. La rédemption sous perfusion, en somme. Mais la vie ne fonctionne pas ainsi et il faut l'endurer jusqu'à la lie, avant de trouver sa voie.

Lasse, déjà, des vicissitudes de l'existence, j'ai un jour décidé d'arrêter toute consommation d'alcool et de mettre de l'ordre dans ma vie en morceaux, sans conviction, mais avec l'espoir silencieux d'un avenir meilleur. Trois mois plus tard, après avoir passé Noël en famille, en France, j'ai été terriblement malade sur le ferry qui me ramenait à Londres. Durant la traversée, je me regardais dans le miroir et constatais l'excessive pâleur de mon teint. Ce que j'éprouvais était inhabituel, d'une façon que je ne pouvais m'expliquer.

En arrivant en Angleterre, poussée par une étrange intuition, je me suis arrêtée dans une pharmacie, afin d'acheter un test de grossesse. À peine rentrée dans mon appartement, je l'ai réalisé et ai découvert, avec stupéfaction, deux barres bleues, signifiant que j'étais bien enceinte. Dans l'instant, je me suis sentie mère. Mon corps abhorré est devenu un lieu sacré qu'il me convenait de chérir, puisque mon enfant devait s'y développer. Mes bras se sont changés en de grandes ailes blanches, posées sur mon ventre pour le protéger. Il me fallait vivre et non plus survivre, en effectuant le décompte des jours, jusqu'au dernier. Un amour inconditionnel pour mon petit m'a envahi. Je n'étais plus seule au monde. Je portais en mon sein ce que la vie peut nous offrir de plus beau, un être pur et innocent à aimer plus que ma propre existence.

À ce moment-là, j'étais étudiante à l'école d'Art et de design et, en dehors de mon amie japonaise, j'ai gardé cette nouvelle secrète. Je portais de grandes tuniques indiennes, des jupes

longues, des blouses multicolores et, de toute l'année scolaire, personne ne s'en est rendu compte. Le père de mon enfant et moi étions deux sortes de hippies, épris de liberté. Nous passions du temps ensemble, sans pour autant vivre sous le même toit. J'attendais mon fils dans une maison du quartier de Tooting Broadway. Sur les murs de ma chambre, étaient accrochés mes dessins au pastel, des posters de Jimi Hendrix et des affiches de concert. À côté de mes crayons de bois, de mes pinceaux et de mes tubes de peinture, je rangeais les minuscules grenouillères, gilets et chaussons pour mon bébé. Je préparais un nid douillet pour son arrivée, tout en continuant mes études.

À partir d'une sculpture dans la terre glaise, j'ai moulé une silhouette de femme enceinte, buste et ventre, avec du Plexiglas transparent. Pour l'exposition de fin d'études, je l'ai remplie de tous les bijoux créés pendant l'année. Nous avions nommé cette création « Internal Jewellery ».

Durant l'été, je suis rentrée en France, quelques semaines, pour rendre visite à mes parents, à mon frère et à mes amis. Lorsque nous nous baladions, certains regardaient, avec surprise, cette toute jeune femme de 20 ans, avec de très longs cheveux châtais et un ventre saillant, sous des robes indiennes colorées et brodées de pierres, de petits miroirs et de coquillages. J'aimais me promener à la plage ou dans le beau jardin familial et dévorer des fraises, des framboises et des tomates cerises, chauffées par le soleil.

Le temps passait doucement chez mon père et ma mère et semblait même parfois s'étirer à l'infini, comme s'il s'agissait d'un domaine hors du temps. Je mangeais peu, des céréales et du lait de soja le matin, quelques fruits l'après-midi et un vrai dîner le soir, en compagnie de mes parents.

Les mouvements de mon enfant, au creux de ma chair, me paraissaient à la fois naturels et merveilleux. La vie grandissait en moi et diffusait toute son essence dans mes veines. Moi aussi, je devenais autre. Ma posture avait changé. Je me déployais enfin.

Je suis rentrée à Londres pour profiter de la fin de l'été, avec mes proches. Le terme échu, l'accouchement n'arrivait pas. Il m'a fallu patienter encore trois jours, qui m'ont paru interminables. Le jour est enfin venu, à la fois éprouvant et magnifique. Au bout de six heures, je tenais mon fils dans mes bras. Jamais je n'avais ressenti un tel bonheur. Personne au monde ne m'avait été plus précieux. Aussitôt, je l'ai mis au sein. Tous mes gestes envers lui me semblaient si naturels, si évidents. Je le berçais tout contre mon cœur, bouleversée par l'intensité de l'amour que j'éprouvais pour ce petit être merveilleux. Après vingt-quatre heures seulement, je suis retournée chez moi et j'ai alors commencé une nouvelle vie avec mon fils.

Une semaine après sa naissance, je me suis présentée au Chelsea College of Art dans lequel j'étudiais, pour la prérentrée, début septembre. Vêtue d'une courte robe d'été fluide, je portais mon fils dans un porte-bébé. Un camarade m'a demandé si je faisais du baby-sitting et est resté choqué lorsque je lui appris qu'il s'agissait de mon nouveau-né, âgé d'une semaine. J'avais gardé le silence pendant neuf mois et ma grossesse ne s'était quasiment pas vue avant l'été. J'ai obtenu la permission de travailler sur les projets artistiques, à domicile, durant trois mois. Je devais seulement rapporter mes créations à l'école chaque semaine.

Mon professeur d'histoire de l'art, un homme incroyable et doté d'une grande ouverture d'esprit, m'a autorisé à venir à ses cours avec mon bébé, et à l'allaiter durant le cours, si besoin, ce qui m'a permis de ne rien manquer. Les élèves étaient bienveillants et les

enseignants aussi. Mon garçon, adorable petit métis, s'est révélé plein de vigueur et de joie. Si mignon dans ses grenouillères multicolores et ses bodys Tie and Dye. Lorsque j'ai repris les cours tous les jours, il a été gardé par une nounou indienne qui portait un superbe sari.

Nous nous baladions très souvent en ville, dans les parcs, et rendions visite à mes amis, dont certains avaient des enfants du même âge. Nous avons déménagé dans un appartement, notre bulle de bonheur. Les mois sont passés et il a fait ses premiers pas sous mon regard émerveillé. Nous étions heureux ensemble. Tandis que je dessinais et créais des bijoux, il peignait, à la gouache, sur de larges feuilles, accrochées à un chevalet, et s'amusait avec ses jouets et ses instruments de musique.

Lors de nos séjours en France, Maman était aux anges, tant elle adorait mon fils qui ravivait sa vie étiolée. Il fallait les voir dans le jardin de mes parents, ma mère, avec son grand arrosoir vert, et lui, avec le sien, minuscule et bariolé, arrosant les fleurs et les fraisiers. Les sorties à la plage le ravissaient également. Et aussi la glace immanquablement offerte par Mamie, après la baignade.

Il a commencé l'école à 3 ans et il s'est avéré qu'il n'appréciait pas spécialement l'autorité, sous toutes ses formes d'ailleurs, et qu'il pouvait se révéler assez malicieux. Il a très vite été entouré d'amis, qui venaient jouer et dormir chez nous, en continu. J'aime l'idée d'une maison qui garde sa porte ouverte aux gens chers à notre cœur. Dans notre foyer modeste fusaiient des rires d'enfants et rien n'est plus précieux. Les années ont filé si vite.

Mon fils a désormais 29 ans et vit à Tokyo depuis près d'un an. Il s'agit de la première fois où nous sommes véritablement éloignés dans la durée. Je lui ai rendu visite à Tokyo en janvier et c'était incroyable de partager sa vie là-bas. De vivre au rythme de cette ville verticale qui ne dort pas. Il était heureux et épanoui. Cela a comblé mon cœur de maman.

Je l'observais, lors de ses discussions en japonais, ravie de constater qu'il s'en sortait très bien. Nous avons écumé les quartiers du centre-ville, Shinjuku, Shibuya, Harajuku, Ginza, tous les deux ou avec ses copains. Ceux venus avec lui ou ceux rencontrés à Tokyo. Notre nuit dans le quartier coréen de Shin-Okubo restera dans les mémoires. Cette cité palpite sans cesse. Il me semble n'avoir jamais autant marché et, pourtant, j'ai vécu cinq ans à Londres. Nous nous sommes régaliés dans les *isakaya*, les barbecues à volonté, les restaurants de sushis. Et tous les soirs, avant de rejoindre notre appartement, nous passions au *konbini* acheter des friandises au melon, des mochis azuki-fraises, des matchas *latte*, des salades aux algues et mille autres snacks délicieux et surprenants.

Chaque instant de ce voyage a été un véritable moment de bonheur. Nous parlions peu, mais étions tout simplement contents d'être ensemble, comme une évidence. Les mots sont parfois superflus. Les cœurs qui battent au même rythme, dans un environnement bienveillant et exaltant, se suffisent à eux-mêmes.

Mon fils ainé est celui qui m'a donné goût à la vie alors que je m'éloignais de moi-même, que je m'effaçais tout doucement, dans l'attente d'un séisme affectif ou d'un sommeil consolateur. Sa seule existence signifie que l'espoir est invaincu et que la joie peut advenir, même en des terres désolées. Il est celui qui a toujours su fédérer autour de lui les amitiés sincères et solides, lui qui en a un profond sens.

Enfant, il était facétieux et plein de vie. Aujourd'hui, il garde en lui ses blessures, avec courage et dignité, sans se plaindre jamais. Il porte un regard sans concession sur le monde et demeure fidèle à ses valeurs. Les mangas et les animés lui offrent une incroyable évasion,

depuis qu'il est tout jeune, et je le rejoins en cela. Il nous est arrivé parfois de ne plus nous comprendre et de nous éloigner, mais l'amour est toujours resté intact. Et quand je le vois aujourd'hui, à Tokyo, évoluer dans un univers dans lequel il se sent bien, je me dis que cet endroit lui correspond véritablement et j'espère qu'il pourra toujours vivre ses rêves.

\*

À peine avais-je eu le temps de me réjouir en apprenant ma deuxième grossesse que je me suis réveillée au petit matin avec de violentes douleurs dans le ventre. L'instant d'après, j'ai senti un liquide chaud couler entre mes cuisses et, en soulevant la couette, j'ai saisi, avec effroi, que du sang coulait à flots, sur les draps. Mon conjoint m'a accompagnée jusqu'à la baignoire, dans laquelle j'ai continué à me vider de mon sang, totalement terrifiée par ce qui se déroulait, dans un dénuement extrême. La mort dans l'âme, nous sommes partis aux urgences, dans un silence pesant. Face à l'infirmière à qui il fallait expliquer les choses, les larmes aux yeux, j'ai vaguement bredouillé « j'étais enceinte » et décrit la situation, par bribes de phrases entrecoupées de pleurs.

On m'a fait m'allonger pour une échographie. Je redoutais le moment fatidique où les mots viendraient poser leur terrible réalité, tel un couperet, sur ce qui se jouait dans mes entrailles.

Soudain, comme un rayon de soleil perce les nuages, après une tempête, j'ai entendu les mots de l'interne, à jamais gravés dans ma mémoire : « Il y a une activité cardiaque. » Incrédule, tellement j'avais perdu du sang, alors que je n'étais enceinte que d'un mois et demi, je lui ai demandé de répéter. Mon cœur s'est gonflé d'une joie infinie. L'enfant avait survécu. L'enfant s'était accroché à moi, en dépit de toute évidence. Dès lors, nous avons su que cet être serait pourvu d'une force de vie hors du commun.

Durant le mois suivant, j'ai dû garder la position allongée, alors que la canicule ne me laissait aucun répit, pas même la nuit, durant cet été 2003. Trois jours après Noël et, avec deux semaines d'avance, ma petite fille est née. Un magnifique bébé, doté de beaux cheveux noir de jais. Après que je l'eus serrée dans mes bras et allaitée, elle a été habillée et placée dans un petit lit transparent, à côté de moi. J'ai été impressionnée par ses yeux grands ouverts, alors qu'elle venait tout juste de naître. Deux minuscules billes toutes noires fixaient déjà le monde, sans peur.

À 3 ans, elle a commencé la danse. D'abord, un cours de modern jazz, auquel je l'emménais le samedi matin. Adorable, dans son tutu rose, avec ses tresses, elle ne cessait de m'émerveiller. La danse était sa joie, son expression naturelle, comme un langage à part entière. Je restais à chaque fois durant ses cours, pour la regarder danser.

À 7 ans, elle s'est essayée au hip-hop, en plus de la danse contemporaine. Une nouvelle manière d'explorer cet art. Puis, elle a expérimenté la danse classique et le breakdance, tout en poursuivant les autres cours. Il me fallait une organisation solide pour l'accompagner à toutes ces séances, en plus de mon travail et la gestion de notre petite famille.

Je n'ai passé mon permis qu'à 37 ans, après mes légendaires cent vingt-sept heures de conduite. Durant des années, nous avons arpenté la ville par tous les temps dans les transports en commun, qu'il pleuve ou qu'il neige. Les journées étaient quadrillées comme du papier millimétré. Ma fille dansait avec bonheur, encore et encore. Nous allions la voir, lors de tous ses spectacles de fin d'année. Je n'avais d'yeux que pour elle, si merveilleuse, toujours.

À l'adolescence, elle a décidé de se concentrer sur le hip-hop, entre les cours et les *workshops*, affinant toujours ses gestes, ses postures, son expressivité.

À 17 ans, en septembre, alors qu'elle venait de commencer sa première année en licence de physique et de médecine, elle a perdu la vue brutalement. Un œil d'abord, puis, le jour d'après, le second. Il a fallu attendre deux mois et demi que son état fût stabilisé pour pouvoir l'opérer des yeux. Elle m'a rassurée sur le fait que je pouvais continuer à travailler durant cette période. Son ouïe s'est développée, d'une manière incroyable. Elle a fait preuve d'une autonomie formidable. Je balisais le terrain du quotidien et l'accompagnais à tous ses rendez-vous médicaux.

Nous nous sommes même rendus à Paris pour consulter un grand spécialiste. J'ai été une piètre guide d'aveugle pour traverser la ville. Fort heureusement, ses autres sens étaient très développés. Après ses deux opérations, elle a recouvré la vue, pour notre plus grand soulagement. Avec courage, elle est parvenue à valider sa première année, malgré ces épreuves. Elle n'a jamais cessé de danser.

Aujourd'hui, elle vient de valider sa première année de master de physique, tout en dansant vingt heures par semaine et en participant à un concours international de hip-hop. L'année prochaine, elle poursuivra la danse, en plus de sa deuxième année de master. Dire que je suis fière d'elle est peu dire.

Je vais toujours la voir danser, lors de ses spectacles, avec le même bonheur que lorsqu'elle portait son tutu rose et ses tresses. Lorsqu'elle monte sur scène, elle est habitée par cette force, qui brillait déjà dans ses pupilles de nouveau-née. Ce sont toutes les peines et les joies passées qui s'entremêlent et dans lesquelles elle puise encore plus de force. Lorsque ma fille s'adonne à son art, elle est transportée dans un lieu qu'elle seule connaît et dont ses mouvements retracent la beauté. Alors, mon cœur de mère bat à l'unisson de cet ange qui déploie ses ailes et semble s'envoler. Elle qui toujours console mon cœur par sa simple présence.

Petit astre  
Flamboyant  
Radieux  
Merveilleux  
Tu attires à toi  
Toute lumière  
Et me fais émerger  
Des profondeurs  
De ma peine  
Ma fille-trésor  
Ton sourire  
Ramène à la vie  
Ta présence  
Calmé  
Au milieu  
Des chats indolents  
Qui dorment  
À tes côtés  
M'inspire

La paisible joie  
D'être  
La constance  
Des émotions  
La possibilité  
Du bonheur  
Tout devient  
Danse  
Avec toi  
Le corps  
Et le cœur  
Exultent  
Et il me semble  
Un instant  
Que le jour  
Se lève

\*

Tout s'est déroulé si soudainement. De fortes contractions. L'arrivée à la maternité, tandis que j'étais sur le point d'accoucher. En moins de trois heures, j'ai donné naissance à mon troisième enfant. Celle qui deviendrait sa marraine m'a accompagnée en urgence. Alors que je prenais mon bébé dans mes bras et commençais à l'allaiter, j'ai senti un écoulement de sang qui ne cessait pas. Les sages-femmes s'affairaient autour de moi, apportaient des alèses et des serviettes. Mais le sang s'écoulait sans discontinuer. Il s'agissait d'une hémorragie du post-partum. Mon accouchement avait été naturel, comme tous les autres, mais précipité. Aussi, avait-il fallu m'endormir pour arrêter l'hémorragie.

J'ai donc confié mon fils à mon amie. Et, alors que je venais de lui donner la vie, je me suis sentie partir. Dans les bras de sa marraine, il semblait s'éloigner de moi. Tout est devenu noir et silencieux. Lorsque je me suis réveillée, j'ai enfin pu le serrer contre moi. Ses prunelles noires étaient immenses. Mon fils était magnifique. Je l'ai entouré de tout mon amour, au sein de notre foyer.

À 6 mois, après quelques jours d'hospitalisation, il a convulsé sous mes yeux et j'ai cru un instant le perdre. Après cela, je l'ai toujours gardé contre moi, incapable de rester loin de lui, durant des mois. Il a repris des forces et est devenu en grandissant un solide gaillard.

Comme sa grande sœur, il a pratiqué la danse, surtout le breakdance et le hip-hop. Lorsqu'il dansait, il touchait le cœur de ceux qui le regardaient, alors qu'il était encore un enfant. Il est plein de vie, de charme, d'humour. Souvent, après ses représentations, des personnes du public le prenaient dans leurs bras et le félicitaient.

Il dispose d'une capacité incroyable à établir un vrai contact avec les autres.

À 12 ans, pourtant, il a décidé d'arrêter la danse, à mon grand regret. Il s'est mis au basket et aussi au football, avec ses amis.

Il a développé un grand sens de la justice et s'offusque, dès qu'une situation lui paraît injuste, même si ce sentiment peut se révéler subjectif.

Il y a des moments où nous ne nous comprenons plus tout à fait, chacun bien campé sur ses positions, sans parvenir à revenir vers l'autre. À d'autres moments, nous sommes très proches, complices, et il se confie à moi sur sa vie de grand adolescent. Il m'arrive d'avoir l'impression de rejouer ce tout début de sa vie, au cours duquel nous avons été éloignés par la force des choses, avant de pouvoir nous rejoindre. Comme un jeu d'ombres et de lumières, sur la toile des jours.

Il est un jeune homme courageux qui n'a de cesse de vouloir apprendre, s'améliorer, réussir et apporter à sa famille le confort et la tranquillité, tandis que le monde, autour de nous, semble parfois devenir si chaotique. Je suis heureuse qu'il soit une bonne personne et je le crois promis à bel avenir, lorsqu'il trouvera la route qui est la sienne, dans ce vaste monde.

Son beau sourire et son grand rire chaleureux emportent tout. Il regarde l'avenir avec aplomb et je crois en lui, bien plus qu'il ne le sait. Quelquefois, la pudeur des sentiments nous empêche de dévoiler le fond de notre cœur, et la haute idée que l'on se fait d'une personne, soit-elle son propre enfant. Plus d'une fois, il m'a affirmé, l'œil brillant, « Maman, je t'offrirai une maison » et je me prends parfois à rêver de cette petite habitation dans les bois, dans laquelle je pourrai me réchauffer au coin du feu, avec tous mes enfants et mes chats, lorsque l'hiver de la vie adviendra.

\*

Comme ses frères et ses sœurs, je l'ai bercé, serré tout contre moi et allaité, mais jamais il ne me regardait. Ses yeux bleus se perdaient dans le vide et jamais ne reflétaient la mère que j'étais pour lui. Mon quatrième enfant. Dans la tourmente qui faisait ployer mon corps et mon cœur à cette époque-là, je n'ai pu être la maman que j'aurais désiré être, à l'aube de son existence.

Comment tisser le lien, pourtant si naturel, avec son bébé, quand le corps est bafoué ? Il faut des années pour rapiécer et consolider ce lien fragile entre une mère et son enfant. Me sentir sa mère enfin et pas seulement le savoir. Jusqu'à ses 2 ans, il ne parlait pas. Pendant plusieurs années, l'absence ou le manque de recours aux mots a engendré de terribles colères chez lui, que rien ne pouvait endiguer, hormis l'épuisement qu'elles provoquaient pour lui-même. Il a dû persévéérer encore et encore pour que les mots adviennent enfin et que le langage fût un reflet fluide de la pensée.

Sa conception du monde et du langage apportait dans ses paroles une étrange poésie, à la fois surprenante, mystérieuse et d'une beauté toute singulière. Il est mon enfant-lune. Rêveur et contemplatif, comme je l'étais, lorsque, fillette, je fixais les brins d'herbe charriés par le vent, des heures durant.

Il dispose de cette force d'inertie immense, grâce à laquelle le monde tourne autour de lui, sans que cela le fasse vaciller ou que cela l'affecte d'aucune façon. Il vit dans sa bulle, même s'il pratique divers sports et passe du temps avec son meilleur ami. Il aime réfléchir à des sujets profonds, apprend en autodidacte et comprend des choses qui me semblent obscures, alors que l'école l'ennuie profondément. Il avance à son rythme, sans se laisser dicter la manière dont il devrait vivre, sans se laisser influencer, égal à lui-même.

Parfois, il me donne l'impression de ne pas avoir de prise sur lui, comme un filet d'eau claire qui glisserait entre mes doigts. Mon fils n'aime pas toujours discuter, en tout cas, il

n'apprécie pas les bavardages. Les mots doivent être utiles, aller à l'essentiel ou rester dans les limbes, sans accéder jamais à la surface de la parole prononcée. Moi qui peux parler des heures durant, avec lui, je deviens concise et, alors, les mots se révèlent précieux, par leur rareté. Il recherche la solitude et j'acte cela. Je respecte son temps et son espace. Nous sommes si différents et pourtant si similaires, dans notre façon de rêver et de nous échapper du monde.

L'avenir demeure un mystère et je suis certaine qu'il me surprendra. Je sais que, lorsqu'il trouvera sa voie, il pourra vivre la vie qu'il désire, selon ses propres préceptes. Et moi, je le regarderai, de loin peut-être, avec mon amour inconditionnel, mais discret toujours. Et, un jour, lorsqu'il aura bien travaillé, fondé une famille, vécu, expérimenté la joie et la peine, il lui sera donné, enfin, de s'asseoir sous un porche fleuri, à la tombée de la nuit, et de réfléchir, en toute tranquillité, à l'univers, à l'immortalité et au sens de la vie. Et moi, je serai cette étoile lointaine qui continuera de diffuser sa douce lumière sur son beau visage.

## AMIE

Mes amours se sont souvent révélées malheureuses, quoique ponctuées de moments merveilleux et inoubliables. En revanche, je me réjouis d'avoir eu les amitiés les plus fidèles et les plus splendides. Quel bonheur d'être aimé pour ce que l'on est vraiment, sans contrepartie, sans attente. Mes amis ont pavé et bordé les sentiers de mon existence. Toujours présents, même dans les périodes les plus sombres. Même lorsque l'on arrivait au bout des mots et que seule la présence silencieuse parvenait à apporter du réconfort. Sans jugement, sans leçon, sans s'imposer, seulement être là.

Les années filent, les décennies se succèdent et ils ne quittent pas le navire, même lorsqu'il tangue fort. J'espère avoir été à la hauteur de leur magnifique amitié, bien que j'aie parfois la sensation d'avoir reçu beaucoup plus que je n'ai donné. J'éprouve tellement de gratitude et d'amour pour mes amis. Mon cœur se gonfle de joie à leur simple évocation. Je voudrais tant qu'ils sachent à quel point je les aime et qu'ils se rendent compte de quelle façon ils embellissent mon existence. Je n'aurai pas assez d'une vie pour témoigner toute ma tendresse à leur égard.

Bien sûr, je ne parle que des amis véritables, ceux qui ont démontré, au fil du temps, leur implication et leur constance. Certaines personnes traversent notre vie, tels des tourbillons qui emportent tout sur leur passage. Ils se prétendaient nos amis, mais n'œuvraient pas à notre bien et il convient de les oublier, tel le temps qui passe.

D'autres s'inscrivent en filigrane sur notre parcours et on finit par ne plus les voir, jusqu'au moment où l'on se souvient, à peine, de ce qu'ils représentaient à nos yeux. Les vrais amis ne sont qu'une poignée et occupent dans notre cœur une place indétrônable. Ils sont ceux qui rient lorsque l'on rit, qui pleurent quand on pleure, qui saignent avec nous, lorsque nous sommes à terre. Il m'arrive de convoquer le florilège de nos instants heureux et cela me réjouit immanquablement. De très loin, me reviennent les fous rires incoercibles, avec ma meilleure amie, quand nous étions adolescentes. Impossible de nous arrêter. Nous étions incontrôlables et ces éclats de joie se déchaînaient, parfois par un simple regard, une allusion, un fait anecdotique. Même dans les situations les plus dramatiques, le fou rire advenait, comme une échappatoire bienfaisante.

Depuis nos jeunes années, elle a toujours été présente pour moi, m'offrant son soutien indéfectible. Je suis si heureuse et fière de connaître une si belle personne et de la savoir mon amie. Et, au bout de toutes ces années, il suffit encore d'un mot, d'un geste ou d'un éclat de malice dans l'œil, pour qu'un fou rire se déclenche et donne à notre vie cette si précieuse légèreté.

## AMOUR

De la joie si évidente de s'être trouvés et d'imaginer l'avenir à deux, on peut glisser, à une vitesse vertigineuse, vers le pendant obscur de la relation. Dire que l'on s'aime n'est rien, si l'on ne le montre pas dans les gestes jour après jour. La lumière qui chez moi l'attirait, au début, l'éblouissait désormais. Il aura fallu si peu de temps pour que le déclin s'amorçât. Cela a commencé tristement et insidieusement par une banale exaspération, une sourde colère. La violence ordinaire s'est installée.

Une fine pellicule poisseuse enrobe le cœur. On s'agrippe au quotidien pour ne pas vaciller, lorsque tout dérape. On s'interroge sur la faute que l'on aurait pu commettre, alors que l'on se contente d'exister et que cela semble déjà trop. La haine, absurde, inepte, se développe dans l'ombre. Il s'agit de détruire l'autre qui brille trop fort. Le déshumaniser. Nier son existence même. Alors, les mots perdent leur sens, comme une fleur ses fragiles pétales. Les souvenirs de la douceur passée deviennent trop abrupts. Ne reste qu'à jeter des cendres sur le cœur endolori. Disparaître à jamais et espérer que le vent emportera tout ce qu'il subsistait de nous.

\*

L'aimer était une gageure. Il compartimentait tout. Taisait tout ce qui n'était pas nous. Son amour dans une petite boîte, son temps dans une petite boîte, rangées sur une vaste étagère, au milieu de nombreuses boîtes ; certaines qui demeuraient closes, d'autres qu'il s'apprêtait à entrouvrir. Toujours fuyant, comme l'eau d'un ruisseau. Pourtant, lorsque nous nous rejoignions, il m'ouvrait son cœur, avec toute l'innocence de l'enfant qu'il avait été jadis. Son rire éclatant portait la marque d'une beauté originelle que rien, ni la vie, ni la peine, ni la colère, ni les désillusions n'avaient pu ternir.

La boîte étiquetée à mon nom était couverte de poussière, depuis bien longtemps mais, s'il lui arrivait de l'ouvrir à nouveau, il retrouverait, intacte, la douceur que je lui prodiguais.

\*

Il était mon tout. Tant de rires, de joies, de fantaisie, d'inattendu. Des peines aussi, toujours. Jamais épargnés. Ainsi va la vie. Comme j'aimais contempler ses beaux yeux, sans qu'il s'en aperçût. Ce mouvement si particulier, lorsqu'il les plissait, tel un enfant fatigué. Mon cœur se posait enfin, à l'image d'un bagage trop lourd, enfin au bon endroit. Tant que nous étions ensemble, tout devenait possible. L'horizon se profilait avec la certitude du nous.

Et puis, sans que je sache réellement quand cela avait débuté, nos pas se sont éloignés. Nous avancions sur une terre meuble, chacun de son côté. Je m'enfermais dans mon imaginaire fécond et me perdais dans son réconfort. Il fermait les écoutilles de son cœur et il m'était impossible de l'atteindre. Jamais je n'ai ressenti une telle solitude, alors que nous partagions nos jours. Retranchés dans notre peine et incapables de nous en extraire et de revenir vers l'autre, nous dérivions.

Nous avions été heureux, véritablement, mais, au fil du temps, nous avions oublié le secret de cette félicité évaporée. La rancœur avait fait son nid dans notre couple. Et lorsqu'il ne nous

restait plus même la force des reproches, la fin est advenue. Peut-être qu'aimer sincèrement est savoir l'autre heureux, ailleurs, et parvenir à s'en réjouir.

\*

Drôle et plein d'esprit, il ravissait mon cœur. J'aimais sentir son pull marin, aux odeurs de sous-bois, et caresser ses cheveux. Il vivait en suspens. Rien n'était jamais acquis. Tout était surprise, bonne ou mauvaise. Il faisait de sa vie un tour de passe-passe. Qu'importait, tant nous rions, tant il m'emmenait sur ses curieux rivages. Pourtant, le magicien s'est essoufflé et je me suis lassée de ses tours. Mais, quand j'y repense, me remonte dans le cœur toute la tendresse que j'éprouvais à son égard. Et je sais qu'il garde en lui le souvenir de celle qui a été, le temps d'un enchantement, sa dame de cœur.

\*

Tous deux épris de liberté, nous vivions comme des enfants sauvages qui réfutent les règles établies. Le lendemain était un avenir lointain. Seul le présent comptait. Nous dansions dans des dédales colorés. Me réveiller à ses côtés rendait l'aube unique et merveilleuse. Je me réjouissais de chaque instant, en sa présence. Il convenait seulement de ne rien enfermer dans des conceptions trop rigides. De renouveler l'instant, chaque fois, avec la même grâce. Sans rien figer. Conserver cette légèreté dans le pas de deux.

Il était tel un oiseau qui veut toujours voler plus haut. Sans entraves. Sans lien. Un jour, il a volé si haut qu'il s'est perdu pour lui-même et pour le monde. Durant des années, je l'ai imaginé à chaque coin de rue, dans chaque ville. Aujourd'hui, j'espère seulement que son périple a été beau.

\*

Mes yeux en églantine bourgeonnaient, dès que je le voyais. Je buvais ses paroles et me blottissais dans son esprit fécond. Mon cœur se déployait jusqu'à devenir un grand lac émeraude, dissimulé au monde. Le bonheur envahissait mon cœur, telles des vagues déchaînées, prêtes à briser toutes les digues. Nous étions heureux, tout simplement. Je ne souhaitais que me réfugier dans ses bras chaleureux et oublier tout le reste. Son esprit se révélait vif. Ses mots ciselés. Puis, ils sont devenus tranchants. Sans raison apparente. Seulement parce que cela lui était possible. Voluble avec les autres, il s'était drapé d'un mutisme intermittent, qui me heurtait, autant qu'il se l'imaginait. Là où, auparavant, nos mots s'étreignaient fougueusement, régnait désormais une froide hostilité. Tous deux amoureux des mots, ceux que nous énoncions, à l'encontre de l'autre, incisaient les délicates strates du cœur, avec la précision d'un scalpel. De guerre lasse, nous avons trouvé refuge dans un silence à l'écho perpétuel.

\*

Contempler son visage m'émerveillait. Je me perdais dans ses yeux magnifiques. Nous étions faits l'un pour l'autre. Une certitude vrillée au fond de mon cœur. Rien n'était simple entre nous et, pourtant, tout semblait si évident. Une envie de ne jamais nous quitter, de rester toujours ensemble. Les gestes à l'unisson. Les paroles superflues. Le souffle à l'identique. Son rire comme une cascade d'eau claire. Les promesses d'une aube idyllique. Puis, le silence improbable et terrifiant. Mon cœur s'est brisé.

J'ai rassemblé les morceaux maladroitement, mais il ne tient désormais qu'avec des bouts de ficelle. Nos souvenirs heureux, par trop douloureux, sont rangés dans un coffre d'ébène, fermé à clé, caché dans les limbes de mon esprit. Et je ne peux laisser remonter à la surface son image, ne serait-ce qu'un instant, sans que mes yeux s'emplissent de larmes.

\*

Il a rempli mon cœur d'orge et de miel, réchauffé mon corps de sa douce lumière. J'ai contemplé, dans son beau visage d'ange, toute la beauté de la terre et des Cieux. Ses paroles m'ont consolée. Nos mots se sont enlacés, avec passion, du crépuscule à l'aube et de l'aurore au coucher du soleil. J'ai été sa nuit et il a été mon jour. Je le garde dans mon cœur, précieusement. Qu'il soit heureux dans ce vaste monde, lui qui donne tant de joie.

## CORPS

À l'aube de ma vie, mon corps de fillette se consacrait aux jeux. Marcher, courir, sauter, nager, faire du vélo, bercer mes poupées. Tout paraissait simple. Je me souviens de mon enveloppe charnelle à travers les sensations brutes.

Ma peau dorée chauffée par le soleil. La pluie sur mes joues rondes. Le carré de chocolat qui fond sur la langue. Le goût sucré du bonbon aux fruits qui envahit toute la bouche. L'eau fraîche qui me permet de flotter, lorsque je nage à la piscine. Les vagues sur mes cuisses, quand je cours, dans la mer écumeuse, lors des sorties à la plage. La brûlure du froid sur mes mains, lorsque je confectionne des boules de neige, pour les lancer sur mon frère. Mes cheveux tirés en arrière par Maman qui les brosse trop fort, pour les démêler, avant de les tresser. Cette légèreté soudaine, quand papa me porte jusqu'à mon lit, après que je me suis endormie, en regardant un film. Mon nez envahi par ce parfum, à l'odeur doucereuse, lorsque j'enlève le bouchon du minuscule flacon rond et ciselé, sur lequel se trouve une étiquette bordée de fleurs roses, où est inscrit le mot « Perle ». Le picotement de mes écorchures sur les genoux, quand je tombe dans la cour, durant la récréation. Le goût métallique du sang, lorsque je lèche mes plaies, avant qu'on ne les recouvre d'un pansement. La fumée des cigarettes mentholées de Maman qui chatouille mon nez.

La beauté des cimes enneigées, l'hiver, et des monts, tapissés de boutons d'or, l'été. L'onctuosité du miel de lavande, blanc et crèmeux. Le chant des rossignols qui enchanter mes oreilles. L'acidité des groseilles que je croque. Les aspérités des murs, sur lesquels je passe la pulpe de mes doigts, en marchant dans la rue. L'eau qui éclabousse mes jambes, tandis que ma botte en caoutchouc frappe les tas de feuilles mortes, amoncelées dans le caniveau, les jours de pluie, en automne. La chaleur qui se répand dans tout mon corps, durant les cours de danse classique. La douceur de la soie sur ma peau, en enfant les déguisements confectionnés par Maman.

Puis, les ressentis évoluent. La perception de soi devient différente. Plus complexe qu'auparavant. Brutalement, son apparence change, sans que l'on n'y puisse rien. Des formes naissent sur ce corps d'enfant que l'on doit abandonner, malgré soi. Le regard des autres se fait autre aussi.

Des courbes ont esquissé mon corps de jeune fille. La chair s'est imposée à mon corps défendant. Mon enveloppe charnelle, autrefois agile, m'encombrer. Je la désaimais de plus en plus. Ma mère me toisait, parfois, comme une rivale. Elle oscillait entre la reconnaissance de la beauté naissante d'une toute jeune femme et le besoin irrépressible de condamner la chair impertinente. Elle refusait déjà la sienne, la cachant sous des habits amples et des gilets longs et informes, elle qui avait été si belle. Je marchais sur la pointe des pieds, tiraillée par des vents contraires.

Dans les vestiaires, après un cours de sport au collège, je constatais la souillure du sang sur mes sous-vêtements. J'en ai été à la fois terrifiée et fière, car je savais qu'il s'agissait d'une étape inéluctable. Les douleurs des règles me vrillaient le ventre et je passais certaines récréations, recroquevillée sur un banc en attendant que cela se terminât.

Les regards me gênaient. Je devenais un objet de désir, sans même avoir pu conceptualiser le mien. Puis, peu à peu, comme celui-ci apparaissait, je naviguais dans des zones floues, partagée entre la curiosité et la peur.

Durant quelques années, j'ai à nouveau pratiqué la danse classique, avec bonheur. J'aimais les sensations de mon corps guidé et gainé. Je me réjouissais de ces instants où le corps triomphe. Le mouvement se fait loi. L'esprit se vide de tout ce qui l'encombre. On se sent aligné et heureux.

En dehors de ces rares moments, je me perdais dans les méandres de mes interrogations existentielles. Le réconfort que je recherchais se finissait irrémédiablement par la cuisante brûlure de la déception. Mon corps m'échappait. Un vide abyssal grandissait en moi. Je le remplissais pour combler le vide, mais rien ne m'apaisait. J'enfilais des jeans larges, d'amples T-shirts et de gros pulls. Je cachais mes formes, autant que possible.

Puis, est venu l'été. Je passais de longues robes fleuries, en quête de la caresse du soleil sur mes bras et mon visage. Je profitais de baignades interminables, portée par l'eau claire. Dans la mer bienveillante, je retrouvais quelque peu mes contours.

Une nuit, plus effroyable que toute autre, j'ai perdu toute humanité. Elle m'a été niée. J'ai été l'objet d'un désir brutal. Je n'existaient plus, en tant que personne, réduite à un sexe que l'on force. Même ma parole m'a été soustraite. Laissée pour morte. Anéantie. Mais il faut bien qu'existe le jour d'après, si terrible soit-il.

Le lendemain, la lumière brûlait mes yeux. Le jour m'était impossible. Émerger du sommeil dans une souffrance muette et se confronter à la cruelle réalité s'est révélé d'une violence inouïe. Sans réfléchir, j'ai avancé vers le rebord de la fenêtre. J'ai contemplé le vide qui m'appelait, avec la promesse de l'oubli et du réconfort. Une voix familière m'a retenue.

Désormais, il me fallait vivre, avec mon corps meurtri et souillé. La honte m'envahissait. À qui pouvais-je me confier ? À personne. Au bout de quelques jours, je me suis enfin confiée à ma mère qui n'a pas agi. Incapable de puiser en elle les ressources pour effectuer les démarches nécessaires et d'affronter tout le cataclysme que cela impliquait. Jamais mon père ne m'a dit un mot à ce sujet et j'en ai été profondément blessée, persuadée que je ne valais pas la peine d'une parole pleine de mansuétude.

Un an seulement avant sa mort, au détour d'une conversation avec lui, mon frère et ma belle-sœur, autour d'un thé, dans le jardin de mes parents, j'ai découvert, avec effroi, qu'il n'était pas au courant de ce qu'il m'était arrivé. Ma mère avait fait le choix incompréhensible de ne pas le lui révéler, et de me condamner ainsi, durant les trois décennies suivantes, à un silence glacial. Maman était déjà atteinte de troubles cognitifs, depuis des années, au moment de cette tragique constatation. Encore sous le choc, mon frère, mon père, ma belle-sœur et moi-même ne parlions plus. C'est à ce moment-là que ma mère est sortie de la salle de bains, avec sa tunique remontée, au niveau de la taille, et sa culotte placée au-dessus de son pantalon, nous observant, avec candeur. Je l'ai regardée, les larmes aux yeux, sachant que plus jamais je n'aurais l'occasion de mettre au jour la raison pour laquelle elle m'avait délibérément exilée, loin de la compassion de mon père.

Au lycée, tous ignoraient ce qui m'était arrivé. Chez moi, je restais recluse dans ma chambre, quelque temps, en proie à de terribles cauchemars qui me réveillaient, tétanisée, au milieu de la nuit. Puis, j'ai commencé à sortir, à outrance. Je tentais d'anesthésier mon corps en l'abreuvant d'alcool et en l'emplissant de nourriture. Sans plaisir. Je m'enfonçais plus que jamais, dans le tréfond des nuits brumeuses. Parfois, je perdais connaissance. Je cherchais à détruire, lentement, mais sûrement, ce corps qui me faisait tant souffrir. Les nuits devenaient plus noires, plus profondes qu'auparavant. Abyssales. Sans fin et sans écho. Silencieuses.

Sourds chemins de perdition. Le calvaire expiatoire d'une faute que je n'avais pas commise. Je chutais. N'attendant que le choc féroce et inéluctable, par lequel adviendraient le repos et l'oubli, par la fin de mon être.

Puis, un jour, sans raison aucune, j'ai décidé de vivre, réellement, totalement. Ma vie a pris une tournure différente. J'ai cessé mes excès et je me suis concentrée sur l'essentiel. Trois mois plus tard, je me découvrais enceinte de mon premier enfant. Dans le sanctuaire de mon corps maternel, j'accueillais mon bébé, avec amour. Mon être et mon existence avaient désormais un sens. Je protégeais mon petit et contemplais enfin mon corps, avec tendresse. Je caressais mon ventre rond et percevais les mouvements de mon ange, magiques.

L'accouchement a été naturel. Je le souhaitais ainsi. La maternité s'est avérée une chose facile. J'allaitais mon fils et je prodiguais mes premiers gestes de maman, en toute simplicité. Rien ne s'était révélé si évident pour moi, jusque-là. Pour la première fois de ma vie, peut-être, je me sentais à ma place. Je me voyais comblée, en tant que mère. J'étudiais l'art. Je savourais chaque instant durant lequel je voyais grandir mon fils. Ses premiers mots, ses premiers pas. Sa toute première fête d'anniversaire. Les balades dans les parcs. Nos séances de peinture à la gouache, sur de grandes feuilles punaisées aux murs.

Au bout de quelques années, mon corps a tout doucement commencé à se dérober. Mon dos se disloquait, comme sous le poids d'une charge trop lourde. Je l'ignorais à l'époque, mais c'était le début de plus de vingt ans de souffrance, par intermittence, me laissant peu de répit. Mon corps se fracassait, sans que je ploie. Il me murmurait, me répétait, me criait le trop-plein de tristesse que portait mon cœur, et le poids assommant de mon esprit. Durant toutes ces années, je ne l'avais pas écouté, car il me semblait ne pas avoir le choix, puisqu'il me fallait avancer, à tout prix. Travailler, m'occuper de mes quatre enfants, devenir l'aîdante de mes deux parents, durant de longues années. Taire la mémoire du corps qui se souvient de toutes les violences subies. De chaque coup. De chaque souillure. De chaque profanation.

Contenir des chagrins et des déceptions, en vrac, dans mon cœur, sans prendre le temps de parvenir à m'en délester. Alors, le corps se fissure lentement. Le dos, les épaules, la nuque, les coudes, les poignets. Jusqu'au moment fatidique où il abdique. On se retrouve face à soi-même, engoncé dans une camisole de douleur, obligé de se mettre à l'arrêt pour panser ses plaies. Le mouvement paraît impossible. Danser, un rêve lointain. La souffrance nous fige. On se replie sur soi. Le temps est venu, enfin.

On soigne le corps et l'esprit. La flamme vacillante du cœur se ranime. L'esprit entrevoit, à nouveau, les horizons fantastiques de l'imaginaire. Le corps se consolide et se déploie. Il ose enfin s'affirmer et occuper l'espace qui lui incombe. Petit à petit, la douleur, devenue une sœur jumelle, s'efface. La peine n'investit plus le corps. Elle devient matière à la création, à la réflexion. Terreau de la résilience.

Puis, arrive le jour merveilleux au cours duquel la danse propage le mouvement dans le corps. Soudain, celui-ci ne sait plus la douleur. Il se déplie, s'étire, ondoie, s'élève, jubile. Il se souvient de la petite ballerine qui tournoyait avec joie. Il embrasse à nouveau la légèreté et ne cesse plus de danser. Cette enveloppe charnelle, qui a subi la violence, sous toutes ses formes, renaît aujourd'hui, plus pure et plus belle que jamais.

Ce corps fait de chair, de souffrance et de plaisir, je l'aime désormais, avec tendresse et bienveillance. Qu'importe qu'il soit imparfait. La perfection n'est que l'instantané d'un moment figé et illusoire. La vie est mouvement. À 49 ans, mon corps s'épanouit enfin. Libéré

de ses entraves, des contraintes, des injonctions. Il retrouve sa souveraineté. Alors, je danserai, libre et sauvage, reine de mon corps, comme de mon esprit, jusqu'à la fin du jour.

## SEXE

Comment est-il possible que ce qui peut exister de plus beau entre deux personnes puisse devenir le lieu de la domination, de l'asservissement, de l'annihilation de l'autre. Une façon de prendre le pouvoir par la force. Lui signifier qu'il n'est rien de plus que l'objet d'un désir maladif et d'un plaisir abject. Qu'il n'appartient plus à l'humanité, pendant un instant, dont l'écho se cogne encore aux parois du corps, bien des années après. Souiller. Saccager. Jouir salement. Sans se soucier des séquelles. Laisser l'autre échoué dans un *no man's land*, dans lequel il va devoir chercher ses contours et sa valeur, à tâtons, les yeux bandés, effrayé. Un long parcours solitaire, dont on ne connaît pas l'issue. Il existe un avant et un après.

On se croit hors de portée, puis on s'aperçoit, avec horreur, du fait que ce que l'on possède de plus intime et de plus précieux, vient d'être piétiné, sans que l'on n'y puisse rien changer. Ensuite, tout se trouve bouleversé à jamais. On ne reconquiert pas toujours tous ses territoires. Depuis, j'oscille entre le désir brûlant de ma nature et le froid glacial de mes entrailles. Parfois, le plaisir me porte aux nues. Quelquefois, je ne supporte pas même la caresse qui frôle ma peau et semble me brûler. Le froid et le chaud se succèdent. Je me recroqueville, autant que je m'ouvre, telle une fleur.

\*

Après les étreintes torrides, les moments où les corps paraissent ne plus pouvoir se séparer, arrive cet instant où le sexe vient creuser la tombe du couple, encore plus profondément. Il ne suffit plus de s'ignorer, d'éviter de se parler, à moins que cela ne soit pour distiller son venin en des mots acerbes et se disputer pour des raisons absconses. Il faut également montrer son dédain de l'autre dans l'alcôve. Tout comme ses manières, ses paroles, ses gestes sont devenus intolérables, on ne supporte plus l'odeur de sa peau, ses pieds trop froids, son souffle dans la nuque. Dos à dos, sous les draps, même le frôlement est désormais intenable.

On creuse l'écart irrémédiable entre nous, comme une tranchée, dont les gestes tendres sont les soldats tombés au champ d'honneur. Le sexe se mue en un territoire barricadé. On ne se mélange plus, sauf dans ces moments où la colère refoulée se transforme en passion froide, comme l'amour est le revers de la haine, et que l'on s'étreint sauvagement, jusqu'à jouir, dans un cri rauque, prélude aux larmes solitaires sur l'oreiller, lorsque le silence s'impose à nouveau.

\*

Nos étreintes au clair de lune déposaient sur nos corps repus de la poussière d'étoile. Sur nous se refermait la nuit, tendre et passionnée. À bout de force, nous nous endormions, la chair gorgée de plaisir, le corps abandonné. Le sommeil nous berçait, tels des coeurs purs.

Puis, une distance est advenue. Les mots et les gestes ont brisé la confiance. Le jour, il éradiquait méticuleusement toute velléité d'exister pour soi-même, toute manifestation de l'être, toute résistance et, au creux de la nuit, sa soudaine chaleur sortait brutalement du sommeil-refuge. Croyait-il vraiment que sans tendresse, sans un regard, il pouvait faire sien le corps qu'il accablait le jour ?

Le corps devient alors pierre. Un objet inanimé. Sans palpitation. La nuit désormais laisse sur la peau des cendres froides, là où il ne reste plus aucune braise du bonheur passé.

\*

Nos corps s'enlaçaient fougueusement et nous n'en finissions pas de découvrir l'autre, tel un rivage merveilleux. Le désir brûlait nos entrailles. Nous partions à l'aventure, explorant le corps de l'autre, avec passion. Sans limites. Guidés par le plaisir immense que nous procuraient nos étreintes. Des baisers sauvages, comme des brassées de myrtilles des bois qui jutent dans la bouche. Lèvres de velours qui glissent sur la peau soyeuse. Mains qui jouent des partitions délicates ou endiablées. Sexes où dansent l'eau et le feu. Puis, le cuir et le vinyle drapent la peau nue. Il vient boire au creux de ma paume le reliquat des larmes de son propre désir. Il se prosterne. Je me déploie. Je le contiens tout entier dans ma voix. Il s'abandonne. Et seulement quand je l'y autorise, au sommet de mes mots érigés en autel, il jouit.

\*

Dans ses yeux brûle toute l'incandescence de ma féminité, dont je n'ai pas encore conscience. La soie de son désir intense expose mon corps à une lumière nouvelle. Ses mains façonnent la flamme qui s'élève en moi. Je me découvre autre, à travers son regard. Audacieuse et ardente. Il se courbe à mes pieds pour devenir le piédestal du trône sur lequel il me couronne. Puis, il se retire dans l'ombre, pour observer d'autres prétendants se prosterner. Et lorsque le désir soulève les corps, jusqu'à la félicité ultime, il se consume tout entier, dans mon visage de madone illuminé par le plaisir.

\*

Ensemble, la nuit nous semblait ne jamais prendre fin et se renouveler indéfiniment. Il me chavirait, me renversait de toutes ses forces. La sève de la passion l'envahissait entièrement et, sous ses assauts, je me sentais transportée, tandis que mes joues s'empourpраient. Notre alcôve se muait en fournaise. Enchevêtrés l'un dans l'autre, notre plaisir sauvage redoublait, féroce et magnifique. Accrochés l'un à l'autre, comme si nous naviguions sur un radeau chétif, prêt à s'échouer à tout moment, et qu'il nous fallait nous serrer l'un contre l'autre, afin de retarder ce moment inéluctable où les corps se séparent et les cœurs se déchirent, nous vivions l'instant présent comme le dernier. Jusqu'à ce que l'un relâche son étreinte et que l'autre s'enfonce dans l'eau glacée, sans que rien paraisse pouvoir arrêter sa chute.

\*

Un tourbillon incomparable nous a portés aux nues. Jamais nous n'étions rassasiés l'un de l'autre. Nos étreintes se diluaient dans l'éternité d'un instant magique. Nos corps se mêlaient, avec fougue et passion. Nous nous enlacions, tandis que le temps suspendait son souffle. Il m'a fait entrevoir les Cieux, dans ses yeux merveilleux. Les anges murmuraient à nos oreilles. Nous étions en état de grâce. Il a laissé sur ma peau un voile de lumière et, dans mon cœur, toute la douceur de son être.

## NAISSANCE

Combien de fois faut-il naître à soi-même pour accéder enfin à soi ?

Avant d'éclore en ce monde, à la fois si beau et si hostile, combien de temps ai-je navigué parmi les astres ? Peut-être ai-je flotté, durant des millénaires, dans le cocon noir de l'espace, la matrice originelle. Telle une particule endormie.

Vous ai-je attendus, tout ce temps, mes chers parents ? Tout ce long voyage pour vous rejoindre enfin. Tant de paysages stellaires ont dû bercer mon périple, jusqu'à vous. Et puis, tapie au creux du ventre maternel, je me suis développée, en douceur. Petite graine poussant sur un terreau fertile, baignée d'amour, au rythme de la palpitation d'un cœur de maman.

Qu'ai-je bien pu ressentir alors de ses joies, de ses peines, de ses peurs, de ses doutes, de ses questionnements, de sa fatigue ? Sans doute, mon corps s'en souvient-il.

À travers le vieil album photo, je reconstitue le puzzle des premiers mois de mon existence. Pouponne en langes, dans les bras de sa mère, aux cernes creusés. On me voit dans mon landau, mon lit, à côté de l'ours en peluche que l'on m'a offert, dans mon bain. Toute la série habituelle de clichés d'un nouveau-né, dont on veut immortaliser tous les premiers instants de vie.

Que reste-t-il de tout cela ? Tout s'est évaporé. Des fragments de souvenirs que mon cerveau s'évertue à recomposer, à partir d'arrêts sur images, jaunis. La réminiscence impalpable d'un vague bonheur, qui a désormais l'air d'un éden.

Aujourd'hui, mes parents ne sont plus et les moments que nous partagions appartiennent définitivement au passé. Bien que leur présence demeure en moi, indéfectiblement. Il me semble parfois que ma mère est toute proche et, au réveil, lorsque mon esprit est encore embué, l'envie de lui parler traverse mes pensées, comme si cela relevait toujours du possible.

Le deuil de ses propres parents s'avère être une forme de naissance à soi-même. Ce qui dans un cœur d'enfant paraissait inenvisageable advient pourtant. Brutalement, ils ne sont plus. L'un part d'abord et emporte cette conviction intime et absurde qui consiste à croire que les parents sont immortels et que nous le sommes également. Avec leur perte, vient la compréhension intime de la finitude de notre propre existence.

Cette vérité que nous connaissons tous pourtant, car elle est le sort de chaque être humain, se révèle alors dans sa complétude. Ensuite, le second parent s'en va et l'on se rend compte, éberlué, du fait que l'on est sur la plus haute marche de l'ascendance. Soudain, le chemin vers la fin ne semble plus si long.

On devient véritablement le socle des générations suivantes et l'on se doit de prendre l'épaisseur et la sagesse qui conviennent. Nous évoluons vers un être plus ancré qu'autrefois, dont les paroles désormais pesées s'étendent, tels des rameaux verdoyants, vers la tête levée de nos enfants. On développe une connaissance plus intime de soi que jadis et l'on est à même de distinguer ce que l'on souhaite transmettre aux autres.

La mort de mes parents m'a révélé des parts de moi-même dont j'ignorais l'existence. J'ai été plongée dans la plus immense des solitudes, quoique entourée, car le deuil est une expérience solitaire, qu'il faut vivre et surmonter seul.

Une force tranquille a émergé en moi, comme un grand calme, après une tempête déchaînée. Délestée des mots superflus, je me suis recentrée sur moi et j'ai décidé d'accéder

entièrement à tout ce que mon corps et mon esprit contenaient. Il me fallait tracer ma propre route, sans plus me définir par rapport à mes parents. Et avancer sur des terres inconnues, mais fertiles, j'en avais la conviction.

Les grandes peines nous obligent à nous réinventer, comme celle de la rupture amoureuse, que je nomme le deuil blanc. Foudroyante par sa brutalité. Elle ne nous laisse jamais indemne. Nous vivons une communion avec l'autre, nous portons en nous la certitude d'un avenir ensemble, nous finissons par avoir les mêmes gestes, par terminer nos phrases de concert et, soudain, il sort de notre vie. Nous nous rendons compte du fait que nous ne savons plus vivre sans lui et qu'il reste présent dans toutes nos pensées.

La violence de l'absence nous terrasse. Impensable. Inconcevable. La vie sans l'être chéri se révèle être un long tunnel obscur, dont l'issue ne nous apparaît pas. On s'effondre, le visage sillonné de larmes. On oscille entre la colère et l'apathie. Les souvenirs défilent, tel un carrousel incessant, qui nous rappellent cruellement tous les moments heureux. On contemple les photos racontant une histoire qui n'est plus, avec la volonté désespérée de la faire revivre et de la rendre encore palpable. Le corps ploie. Le cœur saigne. L'esprit se mure dans un silence douloureux. Le bonheur des autres nous écorche. Nous nous replions sur nous-même, pour contenir le mal qui nous ronge.

Puis un jour, on abdique et on dépose au sol cette souffrance que l'on ne veut plus porter. Il nous paraît alors inenvisageable d'aimer à nouveau, mais, au moins, on avance, petits pas par petits pas. Au fond de soi, on connaît l'ampleur de ce que l'on a traversé et que l'on parvient, enfin, à surmonter. Une force incommensurable advient en nous, qui nous permet d'affronter le monde, en nous trouvant consolidé, après avoir été brisé. Avoir souffert et survécu procure la certitude que l'on y arrivera encore. Le cœur fleuri, prêt à s'ouvrir à l'amour. Et on se rend compte à quel point on a grandi, lorsqu'on pose sur le monde un regard plus tendre qu'autrefois.

## MORT

J'aime infiniment cette phrase, « *Memento mori* », car je trouve plus beau de vivre avec l'idée de la mort que sans. On ne peut lui échapper de toute façon, alors pourquoi l'ignorer et se comporter comme si on n'allait pas la rencontrer sur son chemin. Autant la prendre comme une amie fidèle qui nous accompagne, marchant dans notre ombre, tout au long de la route. Et, lorsque vient l'instant où nous fléchissons, elle nous étreint dans ses bras immenses et nous emporte, dans une obscurité sans peur et sans souffrance.

Seules subsistent les étoiles scintillantes, devant nos yeux, jusqu'au moment où nous deviendrons, à notre tour, des étoiles. Le battement de cœur sera remplacé par notre pâle éclat, dans l'immensité de l'espace et du temps. Alors, nous serons éternels. Sans souvenirs de celui que nous avons été. Mais il restera toujours quelque chose de nous, en perpétuelle mutation. Une poussière d'étoile. Un atome qui, un jour, formera le corps d'un autre et qui portera notre mémoire, dans ses cellules mêmes.

Durant toute ma vie, la mort a posé sa main sur mon épaule, sans que cela m'ait effrayée. Je sens sa présence. Parfois la nuit, elle borde ma mélancolie. Et, le jour, elle tisse le linceul du temps écoulé, avant la fin. Si la mort n'existe pas, notre existence ne prendrait jamais fin sur cette terre et, véritablement, nous connaîtrions l'enfer de subsister éternellement et de ne jamais pouvoir envisager le terme de notre être, perclus de douleur, d'amertume, de déception, usés, après des millénaires à errer sur notre terre hostile.

Ce qui me définit le plus est l'écriture, aussi j'aimerais qu'il me soit donné d'écrire ma mort. Sans que cela soit le moins du monde triste. Je voudrais l'écrire telle une histoire merveilleuse et fantastique, dont je choisirais, avec soin, les moindres détails. Ce serait ma liberté ultime. Déterminer les conditions de ma propre expiration. La mettre en scène tel un film, dont le dénouement, même s'il nous fait monter les larmes aux yeux, laisse en nous quelque chose de beau et de pur, qui remplira notre cœur d'amour et de réconfort.

Pour avoir vu ceux que j'aimais finir leurs jours souffrants, extrêmement diminués et dépourvus de leur essence, je refuse l'idée de conclure mes jours ainsi. Je veux partir, avec grâce ou avec fracas. Pas cette longue descente aux enfers, qui semble ne jamais se terminer et entraîne, dans une vallée de désolation, tous les proches du malade, durant de longues années.

Lorsque le moment viendra, je le sentirai, au plus profond de moi. Je me parerai, comme pour un jour de fête. Je ne porte habituellement que des vêtements noirs mais, en cette occasion unique et particulière, je me vêtirai d'une longue robe blanche. Pieds nus, les cheveux dénoués, je marcherai dans les bois, jusqu'à un arbre centenaire, aux longues racines. Je me blottirai tout contre lui. Mon corps étendu sur les feuilles et la mousse, drapé de fougères. À travers la cime des arbres, j'apercevrai le ciel bleu, réconfortant, et je me laisserai envahir par l'esprit de la nature. Je me confondrai avec la terre, jusqu'à ce qu'elle m'absorbe entièrement et que je sois la terre, le souffle de la forêt et le chant des oiseaux.

## CIEL

Le ciel est cet instant incroyable, entre la vie et la mort, où l'on accède véritablement à soi. Après avoir aimé, souffert, être mort et ressuscité à soi-même, on développe enfin une connaissance intime de soi, sans fard et sans faux-semblant. On se regarde en face, tel que l'on est. Notre force, notre résistance, tout comme nos failles et notre fragilité. On berce son propre corps, avec amour. Sans attendre une quelconque approbation, puisque l'on est parvenu à l'acceptation de soi.

On acte que le désir de l'autre lui appartient, sans que l'on en soit redevable. Et on écoute son propre désir, libre et sauvage, qui ne se connaît d'autres lois que celles qu'il édicte. Apparaît le moment où l'on ne cherche plus à être aimé, apprécié ou reconnu par les autres, seulement à exprimer toute la créativité incandescente que l'on porte au fond de soi.

Comme à la marelle, une fois que l'on a sauté de case en case, on atteint le ciel et on sait que l'on a enfin rejoint l'endroit précis où l'on souhaitait se rendre, depuis toujours. Il faut tant d'étapes pour arriver jusqu'à soi. Étonnamment, on prend conscience du fait que l'on revient au soi originel, à l'enfant que l'on était. On retrouve la joie intérieure, l'imaginaire, la créativité, la résilience.

Au cours de mon existence, j'ai emprunté bien des chemins de traverse, croyant parfois me perdre à jamais pourtant, à chaque fois, je revenais sur ma route, grâce à ma conviction intime que le meilleur reste à venir, mais aussi grâce à la présence ainsi qu'aux mots de ceux qui m'aiment depuis toujours et m'ont accompagnée, telles de précieuses lumières, dans la nuit de l'existence.

Quelquefois, la vie a été âpre, jusqu'à m'écorcher le cœur et la chair, toutefois j'ai réuni tous mes morceaux éparpillés et, après les avoir rassemblés, je me suis aperçue du fait que j'étais intacte. Qu'importent les cicatrices du corps et les entailles au cœur. Je ne porte en moi aucune colère, aucune amertume, aucune haine, aucun ressentiment. Quelques regrets, peut-être. Au plus profond de mon être, déborde un amour inconditionnel.

Je parlais avec un ami, il y a peu, et lui confiais aimer tout le monde par défaut. Il m'a répondu ces mots touchants : « Cela, c'est de l'innocence. » À ce moment-là, j'ai compris que, malgré tout ce que j'avais traversé, malgré tout le mal que l'on m'avait fait et que je m'étais fait, j'avais conservé un cœur pur. C'est de là que je puise ma force, pour tout surmonter.

Peut-être ploierai-je encore, néanmoins je me redresserai toujours, en tendant les bras vers le firmament, l'espoir en étendard. Les tourments de la vie voilent parfois le cœur d'une teinte grise, tel un nuage qui passe, mais le bleu azur le chasse et le soleil illumine le cœur, comme s'il n'avait jamais cessé de briller.

Mon imaginaire fleurit, ma créativité se déploie, mes mots racontent, mon corps danse, ma voix résonne, mon amour grandit et l'univers entier n'est pas trop grand pour moi, car je suis une femme-ciel.



Photos : Erwan Bricaud